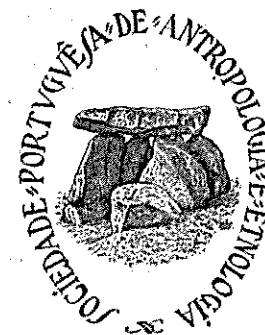


TRABALHOS DA
SOCIEDADE PORTUGUESA DE
ANTROPOLOGIA E ETNOLOGIA



VOL. X—FASC. 1

SUBSIDIADO PELO INSTITUTO PARA A ALTA CULTURA

PÓRTO. 1942

I. N. E.
BIBLIOTECA
3622

Trabalhos da Sociedade Portuguesa
de Antropologia e Etnologia

BIBLIOTEC
TRABALHOS

DA

Sociedade Portuguesa

DE

Antropologia e Etnologia

VOLUME X

SUBSIDIADO PELO INSTITUTO PARA A ALTA CULTURA

NUCLEO DE PERIODICOS

FLUP-BIBLIOTECA ()



772225



PÓRTO

Sede da Sociedade: INSTITUTO DE ANTROPOLOGIA-Faculdade de Ciências

L'ÂME DE LA FEMME HINDOUE

A PROPOS DU LIVRE

«VON DER SEELE DER INDISCHEN FRAU» (1)

PAR

HEDWIG BACHMANN DE MELLO

Ce livre qui s'est fait presque sans que je me donnais compte du thème et qui ne représentera qu'une contribution à l'étude de la psyché de la femme indienne, possède comme squelette des dictons populaires, des proverbes et parfois des légendes qui ont un constant cours dans la pensée et le langage du peuple et constituent un repertoire philosophique d'autant plus remarquable que le Konkani a cessé d'être une langue écrite et que le peuple, dans la région du Konkani, est en général illettré et ne subit point l'influence de l'instruction dans sa propre langue.

(1) Acaba de ser publicado pela tipografia Rangel, de Bastorá, Índia Portuguesa, o primeiro livro alemão impresso em Goa e que se intitula «**Von der Seele der indischen Frau**» (*im Spiegel der Volkssprüche des Konkani*). É sua autora a Sr.^a D. Hedwig Bachmann, suíça de origem e portuguesa de nacionalidade, pois é esposa do nosso prezado consócio Prof. Froilano de Melo. Trabalho de psicologia e etnologia dos povos indutânicos, que será analisado mais detidamente, a Autora, que, devido às circunstâncias anormais actuais, se viu obrigada a editar — e em tiragem bastante limitada — o livro em Goa, onde a língua alemã é quasi desconhecida, fêz em 1 de Março de 1942, perante um público muito restrito, a apresentação do seu livro numa conferência que, escutada com encanto, se regista hoje nas páginas desta Revista.

Comme achèvement et forme plastique ce squelette est sur-vêtu des descriptions nécessitées pour l'approfondissement de l'essence de ces proverbes qui, chez quelques uns d'entre eux, pouvait être souvent tracée jusqu'à la littérature védique. Ainsi, par ce langage du peuple, nous nous trouvons, pour notre admiration, en face d'un corps de doctrines infiltrées dans la masse et provenant de la très ancienne et toujours vivante culture indienne qui nous fait comprendre la raison d'être des coutumes et moeurs dont nous nous étonnons tellement en prenant contact avec l'Inde — qui nous relève l'évolution sociale tellement extraordinaire et parfois pleine d'étranges paradoxes et qui — j'ose le dire — nous laisse entrevoir la cause de la marche en arrière de ce peuple une fois si hautement placé.

L'esprit qui anime ce livre c'est l'esprit indien avec lequel je me sens en affinité, provenant probablement d'une mystérieuse parenté de race, et ainsi je trouvais un vrai plaisir à le sonder et à relever même des fois de vraies parallèles avec notre pensée nordique.

Le coeur qui palpite à travers ce livre n'est guère qu'un coeur humain qui cherche à comprendre avant de critiquer, à analyser avant de juger et qui, libéré de préjugés, fait de ses sentiments l'instrument pour pénétrer dans l'âme d'autrui.

Cette étude, entreprise par ma profonde sympathie envers la femme de l'Inde, chez laquelle résident sans doute — quoique dormantes — les qualités de son ancêtre, naguère placée sur un piédestal d'admiration générale, m'a portée à quelques conclusions intéressantes :

D'abord, j'ai trouvé que ce peuple d'Hindoustan — car la culture du Konkan n'est en réalité que la culture de l'Hindoustan — si différent par le mélange de races, si divisé par un rigide système de castes, professant sa foi à travers de confessions si variées, manifeste néanmoins le trait fondamental d'une éthique commune

qui lui emprunte une particulière Unité populaire — fondée sur rien d'autre que sur l'héritage de ses philosophes et Moralistes des anciens temps, versé de l'ancien répertoire Sanskrit par le moyen de la tradition orale, répandue par les Brahmanes à travers les langues prakrites.

Et ce legs précieux nous le trouvons donc devenu la vraie possession de la masse ignorante et analphabète — même dans ses couches basses — avec une profusion comme on n'en trouve chez aucun autre peuple du monde.

Davantage: nul autre peuple ne manifeste dans ses maximes et, en même temps, dans sa conduite, une plus forte tendance pour le transcendant et une plus grande foi dans la vie éternelle — un fait qui explique son peu d'intérêt pour les commodités dans la vie de ce monde.

On aurait tort d'attribuer de tels traits aux soidisant tendances organiques et innées du peuple. Je suis d'avis qu'elles ont été plutôt créées par des conditions spéciales nées surtout de l'époque qui suivait l'invasion aryenne.

C'est le choc de deux peuples tout à fait différents dans leur structure sociale — l'aryen et le dravidien —, c'est l'intermariage entre un peuple patriarcal et matriarcal qui auront probablement causé le Patriarcalisme exagéré de l'Inde avec tous ses traits si déprimants pour la femme, chez laquelle il fallait, coûte que coûte, supprimer la moindre idée de ses libertés et de son pouvoir de jadis.

Cette suppression de toute individualité chez la femme à l'aide de lois trop dures et l'anéantissement de sa personnalité, qui en fut la conséquence, auront été la cause première pourquoi les générations suivantes s'impregnèrent du plus complet désintérêt pour la vie d'ici bas, pour l'action, pour la joie d'être et auront-elles engendré la philosophie négativiste, qui dorénavant s'accapara des esprits de l'Inde et à laquelle la femme elle-même

a payé le tribut le plus lourd et qu'elle a su seller héroïquement par sa magnanimité au moment de sa montée sur la pyre de son mari?

Nous arrivons à l'admettre lorsque nous suivons la femme hindoue dans sons évolution sociale et lorsque nous nous rendons compte de l'influence profonde de cette philosophie qu'elle a dû subir et à laquelle elle a fini par succomber.

Dans une rapide course à travers les divers chapitres du livre j'essayerai de relever les faits les plus saillants qui m'ont amenée à cette conclusion.

*

* * *

Comme une étoile fixe au ciel de l'Inde, à travers tous les temps, nous trouvons la femme vénérée comme Mère: partout, parmi grands et petits

« Point de divinité comme celle de la mère »

« Une mère est plus vénérable que mille pères ».

Voilà les maximes sacrées que l'hindou boit ensemble avec le lait maternel. Et combien d'autres pareilles qui nous relèvent l'adoration vouée à la mère! Ces sentences forment un code de doctrines qui contient la forme elle-même de la conduite de chacun. Les oeuvres sacrées de la littérature nous en donnent preuve. L'obéissance à la parole de la mère c'est le ton dominant dans l'accord harmonieux de la vie de chacun et j'ai été heureuse de trouver dans le Ramayana, le Mahabharata et les Pouranas de belles stanzas qui la chantent toujours dans ce haut diapason. La bouche du peuple a recueilli l'idée de ce principe. Ne dit-elle pas: *« La parole de Mère n'a point de discussion? »* (1).

Et comme une menace pour celui qui oserait se dérober à

cette règle vient le dicton: *« Si tu fais verser des larmes à ta mère, le malheur sera sur toi »* (2).

Le coeur du peuple a su sentir la félicité infinie qu'une mère répand autour d'elle. Il s'exprime dans l'image incomparable du proverbe qui dit: *« La mère est morte et son manque fut ressenti comme celui de la lumière à l'approche de la nuit »* (3).

Cette comparaison de la femme et Mère avec la Lumière, sans laquelle tout est ténèbre et angoisse, se trouve fréquemment dans la littérature védique et si Manou les comble avec le titre *les déesses de bonheur*, l'âme populaire incarne la Mère dans une image encore plus sainte: *« La mère est morte et le ciel s'est évanoui »* (4).

Ecoutez les paroles prononcées par le roi des Nagas: *« Contre toutes malédictions il y a un remède, mais pour ceux maudits par une mère, je ne saurais de qui ni d'où pourrait venir le salut, car cette malédiction est même au dessus de celle qui pourrait être jetée par l'Eternel, Irrévocable et Infini Dieu »*. Ces paroles ne nous laissent point de doute sur le pouvoir qu'on attribue dans l'Inde à l'esprit maternel.

La mère est comparée à la vache sacrée et si, originairement, un sens purement matériel, fondé sur la nourriture que nous apporte le lait, a donné cause à cette comparaison, plus tard Mère et Vache ont englobé une conception plus vaste, étant des synonymes de la Patrie qui nous soutient. La comparaison se conservait même lorsque l'esprit indien se laissa absorber par des conceptions plus idéalistes et ébauchait la prière que voici: *« La vache rend son amour à son petit sans secours: Montre-moi, o Mère gracieuse, ta pitié d'en haut,*

« O Être Sublime ».

C'est certainement comme l'essence de tout ce que nous nommons Dévotion, Abnégation, Bonté, Douceur et Pitié que la

Mère a su se parer de cette auréole de sainteté qui ne lui fut jamais enlevée, ni même dans les temps les plus abaissés qui pesèrent plus tard sur le monde féminin. Le poète tamil chante :

« Gracieuse Mère, que tu délivres tous du péché.
 « À moi aussi, tu me pardonneras ;
 « Un mauvais fils fut né bieu des fois,
 « Une mauvaise Mère il n'y en a pas ».

Ainsi, nous voyons la conception de Mère, autrefois adorée comme *Jagan Mata*, la Créatrice, aboutir dans celle de Mère, pleine de Grâce et de Pardon. Et cette autre idée — si vivante toujours chez les sages hindous — du Salut Éternel, au moyen d'une complète dévotion qui, sous forme de « *Bhakti* » est répandue dans toute l'Inde, aura eu son fondement dans l'image primitive de la dévotion maternelle, puis qu'elle prit forme chez les dravidiens matriarcalistes avant l'arrivée des aryens.

Mais toute médaille a son envers ! Et cet envers on le sent, lorsque nous voyons le transfert de cette divinisation de la Mère naturelle à la Mère *by law* ou soit la Belle-Mère. Hélas, la guirlande des proverbes qui nous parlent des conséquences de cette vénération si souvent abusée, est d'une vraie profusion orientale et notre idée de la grandeur de la Mère se fane et perd la prunelle devant le pouvoir séculaire de la Belle-Mère qui moule sa jeune bru d'après sa maison, ce qui dans la bouche du peuple fait circuler le dicton ; « *O bru, comment es-tu ? Comme la maison* » (5).

*

* *

Au bout de ce rapide résumé me voici arrivée au 2nd. chapitre qui a pour motto le proverbe : « *Sous la lampe l'ombre* » (6). La femme dans l'Inde, suivie à travers son histoire, nous montre

une descente la plus effrayante jusqu'à devenir à peine l'ombre de son mari.

Déjà la mère d'Uma dans le Ramayana de Tulsi Das, lors du mariage de celle-ci, dégonfle son cœur auprès de sa fille au moment des adieux : « Pourquoi Dieu a-t-il créé la femme si « elle n'a qu'à vivre dans la soumission et ne peut jamais songer au « bonheur ? ». Et par un refrain triste finissent tous ses conseils sur les devoirs d'une épouse : « Sois toujours obéissante envers « Sankara (le mari). Dire : Mon Seigneur et mon Dieu c'est le « suprême devoir d'une épouse ».

La femme portera désormais avec honneur le titre de « *Potivrata* » — c'est-à-dire, celle qui est chargée du culte de son époux —, et celui-ci s'appellera « *Praneswor* » — c'est-à-dire, le seigneur de l'âme de l'épouse. Et les bardes populaires chanteront : « Mieux « qu'avec des oeuvres de bienfaisance, ou avec de jeuns cent fois « répétés, ou avec l'eau sacrée, une femme se purifie avec l'eau qui « a nettoyé les pieds de son mari ».

Le mari devient donc pour la femme la Divinité personnifiée et telle est la vénération dont elle doit l'entourer qu'elle n'osera pas même de prononcer son nom. C'est seulement au moment qu'elle se jettera sur le cadavre en flammes de son mari qu'on l'entendra des fois crier en extase le nom de celui auquel elle s'unit pour la Vie Éternelle.

La poëtesse délaissée par son mari, à cause de sa dévotion, nous chantera encore dans le 17ème siècle :

« Si je suis délaissée par mon mari, à quoi bon tout mon « culte pour Panduranga ? »

« Peut un corps être beau sans son âme !... »

« La lumière de la lune, délicieuse sans l'obscurité de la « nuit ? »

« L'époux est l'eau ; moi, à peine le poisson qui vit en elle. »

« L'époux est le soleil ; moi, à peine le reflet de sa lumière. »

*

* *

L'état social de la femme évolue de plus en plus vers une chute rapide. Manou, le législateur, fixe pour toujours la position de la femme vis-à-vis de l'homme dans l'image de « la terre » et de « la semence ». Et c'est la semence seule qui contient le germe divin. D'où le proverbe: « Être mouillée par la pluie et être battue par le mari — c'est analogue » (7).

Ce qui vient des Dieux — et la pluie est considérée la semence des Devas dans l'Oupanishad — est sacré. Pourquoi donc ne seraient-ils pas sacrés les coups du mari divinisé? Nous comprenons soudainement la raison d'être du proverbe: « Quand l'homme bat sa femme, on ne peut pas le sommer devant la justice » (8). Et nous comprenons les faits extraordinaires qui arrivent de nos jours où une femme hindoue, lorsqu'un cas de délit d'offenses corporelles, qu'elle a subie, est apporté par des voisins devant le tribunal, à l'abri de la loi anglaise, c'est elle la première à le défendre!

Et elle se plaira de recevoir le reste du repas de son mari, elle, qui dans le temps védique, partagea le repas du mariage comme symbole de l'Union avec son compagnon de vie. Et toute cette servitude envers son maître trouvera son expression même dans l'humiliante formule: « Je suis la servante à vos pieds » avec laquelle elle doit finir ses lettres adressées à son mari.

La bouche du peuple ne tarde pas à renforcer davantage cette philosophie de servitude féminine qui — née d'un concept plutôt religieux — acquit plus tard le droit d'une habitude dénudée de tout autre sens qu'un inconcevable rabaissement: « Femme, veut dire la sandale du pied gauche » (9).

Cette comparaison de « pied » représentant le sexe fort, et la « sandale » le sexe féminin n'est pas une nouveauté chez les peuples orientaux: nous la trouvons chez les juifs sous un symbolisme

purement sexuel. Mais dans l'Inde elle arriva à un degré plus bas, car pour l'hindou la sandale n'est que l'objet méprisé, lui rappelant le péché inévitable causé par la mort de l'animal sacré et qui, lâché ou delà du seuil, ne franchira jamais la porte du foyer. Voilà donc la femme, jadis honorée, arrivée à cet état si dégradant qu'on la lie au symbole d'un mal nécessaire!

Ce sont bientôt les mères elles-mêmes qui rappellent aux fils épris de leurs jeunes épouses, que « les sandales des pieds sont pour les pieds! » (10).

Dénudée de chaque qualité, ayant perdu même le respect de son moi, le monde féminin entier est blâmé d'une inconstance sans pareille. « L'absence (du maître) de son champ conduit au vol; l'absence du mari conduit à la prostitution » (11) dit la bouche du peuple et dans l'Hitopadexa on constate: « ni la modestie, ni la bonne éducation, ni pureté, ni timidité; mais seul le manque d'une occasion est la cause de la pureté de la femme ».

Les convulsions politiques de l'Inde complétèrent l'oeuvre de l'anéantissement de la personnalité féminine. Et la femme qui, rabaissée par le mari, avait déjà un sort des plus lamentables, se vit jetée dans les ténèbres à l'arrivée de l'arabe. On peut se faire une idée de la terreur que sème celui-ci dans le proverbe: « Par peur du mari je me suis réfugiée dans une montagne ou j'ai rencontré un musulman qui me coupa le nez et l'emporta » (12).

Voilà la place d'une vraie esclave dans laquelle la compagne adorée des temps védiques est tombée pour ne plus reconquérir sa gloire jusqu'à nos jours.

*

* *

Une étude sociale sur la femme hindoue, qui se limiterait exclusivement au monde féminin, serait incomplète, si on ne l'envisageait point à travers de son mari — d'autant plus que les

yeux étrangers n'arrivent guère à pénétrer les quatre murs de la maison, tandis que nous rencontrons l'homme hindou dans la société et c'est de lui que le proverbe dit : « *qu'il est la vie de la femme* » (13).

Très peu de proverbes se trouvent qui, issus de bouches féminines, puissent donner une idée de leurs relations, et nous voyons bien dans ce fait comme le mari *est* et *a été* depuis des temps lointains l'Être irréprochable — un Dieu au dessus de chaque critique.

Mais de certains traits et — que je remarque ici — des traits, qui sont devenus communs à toutes les classes et castes, pourront, malgré leurs naturelles nuances, nous servir d'éléments pour deviner la structure générale de la vie de famille.

Qu'il me soit permis de rappeler la salutation hindoue — révérence respectueuse — comme un trait inné des vieilles cultures, dont le raffinement a adouci la dureté si caractéristique des peuples jeunes. La chair et le sang du peuple hindou semblent être imprégnés de la maxime de la Bhagavat-Gîtâ qui commande de voir dans chaque être le Self — l'Atman — disons l'Âme — comme l'essence même de Brahma — Dieu Suprême.

Signalons aussi la générosité hindoue, si profondément enracinée dans le peuple et qui ne lui permet en aucun cas d'offenser son prochain ni par pensée, ni parole, ni action. La bouche du peuple répète ces règles sociales en proverbes d'une surprenante concision : « *La blessure causée par un coup ne donne pas autant de douleur que celle causée par la parole* » (14).

L'importance donnée à la parole ressort du proverbe : « *D'après les paroles on connaît la lignée, d'après le lotus on connaît l'eau* » (15). Et cet autre : « *La considération perdue avec une parole, on ne la regagne point avec dix* » (16). Et encore : « *Ce qui tombe de la main, on pourra le rattraper; mais pourra-t-on rattraper ce qui tombe de la bouche?* » (17).

Ces règles de conduite se trouvent nettement formulées chez

Manou, le grand législateur. Et pour nous, les étrangers, c'est souvent la première pierre d'achoppement en contact avec l'hindou et celle qui nous porte à une fausse interprétation de son caractère, ne pas sachant qu'une réponse négative, qui pourrait nous déplaire, lui étant défendue, le *force* à la voiler sous une apparence d'affirmation. Naturellement, nous interprétons cette attitude comme dépourvue de franchise et de vérité, car nous ignorons que Manou le lui commande et donne même une formule où, dans une affirmation, deux fois répétée, se cache la plus formelle négation. Ne disais-je pas qu'il faut comprendre avant de critiquer, analyser avant de juger?

Si nous remontons à la mythologie — car tout le système philosophique hindou est profondément religieux — nous devrions nous rappeler que Krishna lui-même dans le Mahabharata, prié de porter son secours aux deux peuples ennemis, ne le refuse à aucun, donnant à l'un l'aide de ses soldats et à l'autre l'aide de son conseil.

L'adoucissement de la pensée instinctive à travers le voile de la parole raffinée est exprimée dans l'Oupanishad sous le concept suivant : « *Après s'être délivré du Oui et du Non, les « poètes ont trouvé ce qu'ils cherchaient ».*

Et si nous considérons la délicatesse des sentiments dépeinte aussi bien en proverbes comme dans cette image du poète indien, qui ne permet pas que la femme, dont l'époux est retourné au foyer, s'adonne pour le bienvenu par crainte d'éveiller la détresse de la voisine, dont le mari est encore en voyage, nous sommes portés à croire que la doctrine de la tolérance envers tous les êtres, de l'indulgence envers tout ce qui est vie, (la doctrine d'*Ahimsa*) est la cause de cette *élasticité* de la vérité dans le caractère Hindou.

Le Mahabharata enseigne : « *C'est bien de parler la vérité, « mais on doit préférer ce qui sert au bien commun, car c'est*

«là où réside la vérité». Et même: «il est permis à l'homme de «mentir à la femme» (probablement comme moyen de garder la paix domestique).

Ainsi, sous cette loi qui exige l'égard et la tolérance envers d'autrui, nous découvrons une discipline de soi-même qui ne fut pas seulement prêchée par les grands penseurs, mais qui se manifeste dans la vie de chaque jour. Malgré la dureté de la loi envers la femme, nous pourrions, en vérité, conclure que, dans la vie réelle aux Indes, les hommes sont meilleurs que leurs lois.

Il faut se demander ce que serait dans quelque autre pays la situation de la femme sous des lois si déprimantes... La délicatesse traditionnelle de l'Âme hindoue en adoucit les arêtes et est l'assurance naturelle contre chaque abus. Mais le motif principal pour le contrôle de soi-même est avant tout l'égard envers la famille, dans laquelle l'homme est plus enchaîné au devoir que jouisseur de ses droits. Le *Dharma* — devoir sacré — est pour lui la directrice sacrée, et son *Dharma* est en première ligne la vénération des morts. Ainsi la caractéristique de la pensée abstraite se formait et le Mysticisme s'implantait dans l'âme hindoue. La conscience se raffina par la constante mémoire des disparus, car le peuple dit: «*Porte un vieil homme avec toi dans un sac*» (18), — expression populaire que Sakuntala rappelle au roi qui l'a délaissée.

C'est le lien *spirituel* qui surpasse le *matériel*. Dans les *Oupanishads* on dit: «L'esprit est son oeil divin». Et le poète indien chante: «Lorsque de deux qui, lentement et longuement, ont vécu ensemble, l'un meurt — celui-ci vit. Mort est l'autre».

Une philosophie de vie pareille, implantée dans la famille patriarcale, faisait que le chef soit le seul chargé des devoirs de gardien de la tradition *des morts* et du bien être *des vivants*, la seule personnalité responsable et même celui qui doit faire pénitence pour les péchés de sa femme, nous permet d'entrevoir à combien de difficultés se laisserait heurter une telle plénitude de pouvoir!

C'est pour cela que la grande famille patriarcale devenait l'écueil où les droits de la femme allaient se briser. Dans la vie familiale s'écoulant parmi ce grand nombre de femmes, dont les qualités et défauts les plus variés conduiraient la maison à la plus complète desharmonie, Manou a su couper court l'influence féminine par la loi suivante: «une petite fille, une jeune femme, «avancée en âge ne doivent jamais rien faire suivant leur propre «volonté — même dans sa sphère et les autres ont l'ordre de se taire. Le proverbe dévoile un incident drôle d'une vie pareille. Il dit: «*décidée à ne point parler, je m'y sens néanmoins forcée: le chien se sauve avec la sandale de mon mari*» (19). Quant à l'animosité sourde de la bru envers sa belle-mère le proverbe dit: «*lorsque la feuille mûre tombe, la feuille jeune sourit*» (20).

Une discipline stricte conduisant à une rigoureuse étiquette devient donc une nécessité ou la vie familiale ne permet point des libertés qui puissent froisser l'autorité établie. La maxime dit: «si le «*piet de la belle-mère se heurte contre celui de la bru, ou celui de la bru se heurte contre celui de la belle-mère — c'est toujours «la bru qui demandera pardon*».

Que l'on pense par moments à quelles difficultés se heurterait le chef de la famille lorsqu'il se voyait responsable pour la pureté des femmes s'abritant sous son toit — un des motifs pour la baisse de l'âge de mariage des filles.

Ce mariage devient ensuite le devoir le plus dur pour le chef de famille. Le peuple dit à juste raison: «*La tête est toujours baissée chez celui qui a des filles*» (21). Et cet autre dicton si coloré: «*Pour marier une fille, il faut dépenser douze paires de sandales*» (22).

Ce sont de tels soucis qui ont engendré le mépris qui enveloppe la fille souvent dès sa naissance. Nous nous en rendons compte d'après la philosophie que renferme le proverbe: «*C'est au pécheur que viennent des filles*» (23).

Comme ils sont loin les temps védiques où le père de Devahuti baignait de ses larmes les cheveux de son enfant, en criant à maintes reprises: «Toi, cher enfant que j'aime!».

*

* *

C'est impossible de résumer dans une causerie comme celle-ci ce chapitre qui miroite les devoirs du chef d'une grande famille patriarcale et les conséquences qui en ont découlé pour la position de la femme.

L'indissolubilité du mariage — car le mariage devint un sacrement, liant les conjoints pour la vie éternelle (et le peuple sait bien s'exprimer là dessus quand il dit parlant de l'épouse: «*ce n'est pas une assiette de fer blanc; on ne peut pas l'échanger*» (24), et l'impossibilité du divorce deviennent pour le sexe féminin une cruauté d'autant plus frappante que l'on sait que l'homme a tout le droit pour une vie polygame, et que c'est même *son devoir* envers les *ancêtres* de se procurer une autre femme au cas que la première ne lui donne point de fils. Et lorsque, comme suite tout à fait courante, le concubinat marcha de pair avec la polygamie et les femmes blanches furent importées pour le plaisir des cours, l'influence de celles-ci, dont la traite fut plus répandue chez les populations côtières à cause des bateaux qui en faisaient marché, est de telle sorte que la sagesse populaire profère à titre d'anathème: «*Une belle femme est une ennemie*» (25).

La coquetterie féminine — le signe même de *l'esclavage*, comme le dit Gandhi — devint alors l'arme *unique* dans les mains des rivales et l'homme se laissa ensorceler par le *corps*, sans se soucier de *l'âme* de sa compagne. Et à cette dégradation matérielle on n'a qu'à opposer la légende de l'amour immortel de l'incomparable Savitri qui, devenue héroïne et immortalisée par la tradition

remplit encore aujourd'hui d'un pur idéalisme le cœur des femmes hindoues.

C'est pour cela que, comme symbole de cette lutte entre la *réalité* déprimante et *l'idéal* à atteindre, j'ai trouvé pour motto de ce chapitre le proverbe si expressif: «*Les yeux voient le firmament, mais la main n'y arrive point*» (26).

Vous comprenez qu'il ne m'est pas possible dans cette causerie de me rapporter à tous les proverbes qui constituent la charpente de ce livre. Il y en a qui, simples d'apparence, renferment néanmoins une beauté et profondeur incomparables, puisés dans les plus hautes pensées des philosophes védiques. Par exemple, le proverbe: «*la corde s'est brûlée, mais son tors ne disparut point*» (27) n'est pas seulement l'expression d'un fait, ni même une pure allusion aux lois de l'hérédité: le mot *corde* est dans l'Oupanishad, de même que la *parole* le symbole de la liaison entre Dieu et l'homme, et entre l'esprit de l'homme et celui des ancêtres, lors des offrandes. Remarquez maintenant comme le peuple dit, sans peut-être en évaluer la profondeur, à force de répétition: «*la parole pour l'homme, le licou pour le bétail*» (28), pour ainsi illustrer la force de l'attachement que la parole, don divin dans la conception hindoue, représente envers une puissance supérieure, semblable au licou qui attache le bétail au maître.

De telles beautés contiennent le folklore du Konkan, offrant un champ d'une richesse incomparable pour ceux qui veulent le moissonner.

*

* *

«*La pluie et le soleil se marient*» (29) voilà le proverbe qui sert de motto pour le chapitre quatrième, dans lequel j'essaye de démontrer les conséquences d'un choc des deux civilisations anta-

gonistes qui aurait eu lieu après l'invasion aryenne dans l'Inde, où les dravidiens s'étaient établis et possédaient une culture très avancée, peut-être même supérieure à celle des envahisseurs comme le prouvent les excavations dans la vallée de l'Indus, à Mohenjodaro et Harappa.

L'état social d'un patriarcalisme à outrance est la caractéristique dominante du monde hindou. Mais, était-il toujours ainsi? Trouve-t-on dans le folklore de nos jours des dictons, des légendes, des superstitions, des moeurs qui pourraient témoigner une image sociale antérieure?

Sans entrer ici dans les diverses hypothèses sur l'origine de ces deux peuples, je relève le fait que bientôt il y eut un mélange social qui, dans le Maharastra par exemple, ainsi qu'au Bengale et Orissa fut tel qu'on ne savait plus distinguer que deux castes à peine: les Brahmanes et les Soudras.

N'est-il donc pas très acceptable que dans ce mélange chacun de ces deux peuples ait joint à leur propre tradition des coutumes et moeurs de l'autre?

D'une façon générale on doit admettre que le statut social des Aryens, au moment de l'invasion, était le Patriarcat et celui des Dravidiens le Matriarcat.

*

* *

Un proverbe intéressant dit à quel point les aborigènes influencèrent les conquérants. Le voici: «*Le peuple à cheveux noirs porta le roi Bhrata à se parer des colliers de femmes*» (30). C'est un dicton Kanarais et je dois ajouter que, pour faire cette étude, j'ai eu à comparer les proverbes kanarais, mahrates et konkani, les premiers teintés surtout de Matriarcalisme, les seconds d'un mélange des deux systèmes et les derniers se penchant plutôt vers le Patriarcat.

J'ai dû étudier le code de Manou sous ce point de vue et je m'étonnais d'y trouver des traits évidents de matriarcat, malgré que le législateur est un avocat intransigeant du Patriarcalisme. Ainsi, par exemple, Manou vante le fils de la fille comme égal au fils du fils. D'où l'institution du mariage appelé *Putrika*, où le fils de la fille devient le successeur et gardien de la *gôtra* (c'est-à-dire, gardien du lignage de famille) — ce qui est une infiltration évidente d'une coutume matriarcale, très mal vue dans les temps védiques et bien en opposition avec un paragraphe du même législateur qui dit: «*Quelles que soient les qualités d'un homme auquel une femme est unie par un mariage légitime, elle acquiert elle-même ces qualités de même que la rivière par son union avec l'Océan*».

*

* *

La société matriarcale se laissa à son tour influencer par les envahisseurs. Un proverbe kanarais dit: «*le mari doit aussi venir à la maison — Dieu doit aussi donner des fils*» (31). — preuve des tendances patriarcales voulant imposer à l'homme la responsabilité de la famille et à la femme la sainteté du mariage avec le mari élevé à la catégorie de Dieu.

Les descriptions si remarquablement vives des voyageurs portugais, comme Duarte Barbosa e Pais, nous apprennent les coutumes extraordinaires des peuples dravidiens du Sud de l'Inde, coutumes qui persistent encore. Ce qui frappa l'esprit occidental, c'est que parmi ces peuplades ce n'est pas le fils qui compte, mais le fils de la soeur aînée.

«*Le fils n'est pas un parent, la paille n'est pas feu*» (32) dit le proverbe kanarais. Je voudrais bien mettre en relief la subtilité que je devine dans ce proverbe: le kanarais, opposé à l'idée que le fils devrait être un parent, le compare à la paille à laquelle

manque l'étincelle pour devenir feu — ce feu qui chez les Aryens était le symbole sacré du foyer.

Le propre Konkani conserve les traits de la tradition dravienne dans le proverbe: «*Le fils est selon la mère et la queue est selon le chien*» (33).

D'autres preuves encore: l'importance de l'oncle maternel, nommé *Karnavan* dans la famille matriarcale et qui doit représenter dans la vie sociale la famille de sa soeur et administrer ses biens, est si grande qu'elle équivaut à celle du père et Manou n'a pu se dérober à lui laisser une place d'honneur à l'occasion des cérémonies religieuses.

La persistance des coutumes des aborigènes, malgré l'influence des Aryens conquérants, est un signe indoubtable d'une civilisation déjà assez avancée et impossible d'être rayée par la force de la conquête.

Et Manou est forcé de se montrer tolérant envers les opinions contraires quand il dit: «quelques sages vantent de préférence la semence; d'autres le champ; d'autres estiment à la fois le champ et la semence» (inutile de dire qu'en parlant de semence et champ il se rapporte aux deux sexes).

Nous trouvons dans une berceuse de Bihar cet étrange mélange des deux cultures. Elle invoque la lune comme l'oncle maternel (la lune est considérée la demeure des ancêtres et voilà l'oncle maternel comme le représentant de la famille). Elle finit néanmoins avec un refrain tout à fait patriarcal que voici: «À quoi sert l'épouse du frère aîné? Elle sert pour élever de beaux garçons». Cette chanson contient en même temps l'un des traits le plus caractéristique des peuplades matriarcales, qui est celui *l'adoration de la lune*. Et il ne serait pas déplacé de rappeler ici que l'hindou du Sud se tient jusqu'aujourd'hui au calendrier lunaire, avec treize mois par an.

*

* *

L'amalgamation de ces deux principes opposés aura causé des froissements dont nous ne saurions guère nous rendre compte. Déjà dans le Ramayana, lorsque la mère du héros exige l'obéissance à sa parole à l'exemple des Dieux, en lui rappelant encore la loi de Manou qui exalte la mère au dessus du père, Rama, la personification même du plus haut *Dharma* (devoir sacré) affranchit la tradition que la mère veut lui imposer, en lui repondant: «Pardon, j'obéis à la parole de mon père».

Dans la légende de Parashourama — si particulièrement liée à Goa — qui raconte que le fils tua la mère par l'ordre du père et où, plus tard, Parashourama, sous le poids du remords, fit ressusciter la morte, je crois de voir, vivement dépeinte cette lutte pour l'abolition du Matriarcat et la conciliation finale des deux cultures dans les pays fortement imprégnés de la tradition matriarcale.

Ainsi, les légendes sont multiples qui, analysées sous ce point de vue, dévoilent cet état de transition et de mutuelles transigeances. Manou nous en donne l'évidence lorsqu'il dit: «à moins que les deux parties aient fait une convention particulière, le produit du champ appartient au maître du champ; la terre (littéralement, matrice) est plus importante que la semence».

Il y a des proverbes konkani issus de conceptions matriarcales que l'esprit hindou moderne, moulé à l'aryen, saurait difficilement interpréter. Par exemple, le proverbe: «*Pas la mère, mais si la tante*» (34) dont une autre version semble un *nonsense* au Konkani Dr. Chavan. Cette version dit; «*Laisse mourir la mère, mais que la tante vive*» (35). Mais si nous nous rappelons du récit de Duarte Barbosa, montrant que chez les Nayres ce n'est pas la femme du roi qui est la mère du successeur, le proverbe acquiert

sa réelle valeur comme l'expression d'une idée purement matriarcale.

Et le proverbe: «*Deux soeurs mariées, même dans le voisinage, ne se rencontrent plus dans ce monde*» (36) ne fait-il pas l'interpréter comme un cri de douleur des soeurs de stock matriarcal pour les liens cruellement brisés par la force du patriarcat? Car je vous rappelle qu'une fille, une fois mariée, est détachée entièrement des liens de sa famille et n'est pas même permise ni de porter le deuil pour les siens, ni d'adorer le Dieu de sa maison paternelle.

Le mariage entre deux cousins — si fréquent au Sud de l'Inde, malgré les strictes lois brahmaniques qui interdisent des mariages des membres plus proches, sauf à partir du cinquième et sixième degré est encore un vestige de matriarcat qui a pu même influencer une hymne du Rigveda.

Au Konkan, n'est de préférence la fille de l'oncle *maternel* qui est destinée comme épouse pour le fils de la soeur *paternelle*. Des projets de telles liaisons sont tenus en haute estime et il arrive qu'on voit des promesses de mariage des êtres qui ne sont encore *nés ni conçus*.

Et, fait curieux, que même dans le champ linguistique, dans les langues dravidiennes, il n'y a *qu'un seul mot* pour désigner soit l'oncle *maternel*, soit le *beau-père*; ainsi qu'au Konkan il y a aussi un nom commun pour la tante paternelle et la mère elle-même.

Si le peuple kanarais dit: «*Ne fâchez pas la fille de la maison, ne détruisez pas le pilier central de la maison*» (37), le Konkan, soumis davantage à l'influence patriarcale, en a conservé les traits dans une certaine tendresse envers la fille, exprimée dans le proverbe: «*La fille appartient au père comme le pays au roi*» (38).

Je suis d'avis que les proverbes si souvent cités et qui exaltent la femme, comme par exemple: «*Ne bats point ni avec une fleur une femme chargée de cent fautes*» (39), ou cet autre qui dit: «*Même que tu vois avec tes propres yeux fauter une femme,*

couvre-le avec de la terre; car si elle dit: je suis une femme, même le diable en aura pitié» (40) furent tous créés par le peuple matriarcal de l'Inde, ou, parmi les dravidiens comme nous le raconte le chroniqueur portugais, une femme n'est jamais punie de la peine de mort.

*

* *

La juxtaposition de ces deux principes, l'un à côté de l'autre, est bien exprimée dans le proverbe; «*Comme le père tel le fils, comme la mère telle la fille*» (41).

Et sur ce concept on considère au Konkan les mariages entre le fils de la soeur et la fille du frère comme permis et sans objection, tandis qu'une liaison entre la fille de la soeur et le fils du frère est inconcevable; car la fille ayant hérité des qualités de la mère et le fils celles du père, les deux sont considérés comme frère et soeur.

*

* *

Et vous trouverez certainement intéressant de savoir que plusieurs coutumes provenant de ces doubles influences ont une telle force de tradition qu'elles se sont conservées jusqu'à nos jours — même dans les classes christianisées. Ainsi, la double fête de mariage, encore aujourd'hui célébrée dans les deux maisons des parents des jeunes mariés; l'habitude de prendre la fille à la maison de la mère pour son premier accouchement et d'autres qu'il serait bien long à énumérer. Avec tout droit nous pourrions donc souligner la phrase lapidaire de Fergusson: «*Partout dans l'Inde le passé est le présent et le présent est le passé*».

Si nous passons au champ de la Mythologie on trouve les mêmes absorptions réciproques et les idées les plus diverses se confondent bientôt dans un même symbolisme. Les conceptions

de la vache sacrée et de la terre — symboles de notre subsistance, issus respectivement d'origine *aryenne* et *dravidienn*e s'unissent plus tard dans la déesse Aditi. La grande tolérance des conquérants, avec laquelle ils finirent par tout aborder, par tout absorber, aboutit à la fin au règne suprême du monde spirituel qui, par son Universalité sans pareille, fait le charme de la civilisation hindoue.

C'est un fait indiscutable cette absorption! Mais quels *résultats* a-t-elle donnés dans l'*évolution sociale* de l'Inde?

Dans la vie de famille, où les intermariages se multiplièrent déjà dans les temps védiques, une lutte ardente et dure a dû être la conséquence. Car les coutumes et moeurs — *la sacrée tradition* — c'est la dernière chose qu'un peuple se décide à sacrifier. Manou se plaint: «en contractant des mariages répréhensibles, la famille tombe dans l'avilissement».

Considérons maintenant un foyer mixte où la femme se laissait, naturellement, guider par les concepts moraux des dravidiens, qui sont: *le mariage libre* et les palmes du triomphe pour cette femme qui aurait le plus grand nombre d'amants; *la virginité* considérée une tâche deshonorante et à tel point qu'encore au seizième siècle, chez les Nayars, une fille qui mourait *vierge* était considérée *damnée*, car elle avait manqué au devoir de la vie!

Est-il donc étonnant que l'Aryen patriarcal se voyait forcé de faire du mariage un sacrement où il fallait étouffer le moindre sens *matériel* sous le manteau religieux!? De là la définition hindoue du mariage: «Le mariage, c'est l'appropriation *d'une aide* pour l'*accomplissement des devoirs religieux*». Et Manou donnera le précepte: «Le mari ne fait *qu'une* personne avec son épouse», précepte qui se transformait bientôt dans le proverbe: «*Le mari est la vie de la femme*» (13).

Avec cela on donnait le pas le plus décisif pour l'établissement d'un patriarcalisme *exagéré*. Mais les moeurs des abori-

gènes ne s'effaçaient pas facilement et sous l'avatar religieux entraient à leur tour dans l'Hindouisme. C'est ainsi que l'image sociale de l'Inde a encore aujourd'hui une telle coloration qu'on ne saura guère où tracer la ligne entre la lumière et l'ombre, entre les moeurs trop licencieuses traditionnelles et ce qu'on qualifie de prostitution.

Quel étonnement donc que la femme, devant la critique aryenne, se faisait coupable de toute cette immoralité dont nous parlent des proverbes multiples? Quel étonnement que le peuple n'eut point cru même à la pureté de la divine Sita après son enlèvement?

En sanskrit on trouve cette triste affirmation: «même que «l'époux soit illustre, enseigné dans l'éthique, érudit et de famille noble, combien de fois sa femme ne desire-t-elle pas un amant?» Et la bouche du peuple proclame: «seule la mère sait qui est le père de son fils» (42).

Si jadis on établit la coutume de faire devant le Dieu Varuna confesser de ses fautes la femme avant qu'elle pût aider son mari dans les sacrifices, ne doutons point qu'il fallait bientôt lui défendre sa *participation même* dans les cérémonies religieuses, si *sacrées* pour la famille aryenne.

Ainsi, ne sera-t-il pas de ces soidisant *fautes* de la femme, nées d'un pur *conflit éthique et ethnique* qu'est venu le besoin de créer des *prêtres officiels*, sous la domination desquels elle fut de plus en plus écrasée? Rappelons-nous que dans les temps védiques le célébrant du culte n'était que le chef de la famille.

Le mariage enfantin; le mariage obligatoire pour la femme, la défense complète de remariage des veuves — toutes ces coutumes extraordinaires ne sont-elles pas des conséquences naturelles de cette infiltration de la tradition matriarcale qu'il fallait écraser dans le foyer de l'envahisseur? Combien de fois une veuve n'aurait-elle pas recommencé la vie matriarcale lorsqu'elle se

trouvait libre du mariage contracté avec un mari aryen? Le proverbe dit: «*Une veuve a sept maris*» (43).

De telles circonstances auront-elles fait généraliser la coutume de *Suttee* en vogue d'abord seulement chez les nobles? Ne fallait-il pas à tout prix exiger de la femme sa *fidelité* envers *un seul et unique mari*?

Et davantage: ne fallait-il pas abolir l'influence féminine dans le foyer, défendant le mariage avec une femme d'un rang plus haut que celui de l'homme? Manou parle avec dédain l'homme qui obéit en toutes choses comme un esclave à sa femme et le Mahabharata chante: «*même que tu les flattes (les femmes), ne leur permets jamais de régner sur toi*».

Et la défense du droit de propriété aux femmes ne vient-elle pas comme une réaction logique de la part des aryens pour anéantir l'influence de la seigneurie matriarcale? Et la négation de l'âme chez la femme et l'hypertrophie de l'âme masculine jusqu'à la divinisation ne sont-elles pas les produits de ce conflit formidable?

Mais dans la vie des peuples la force de la tradition est impossible à effacer et ainsi nous trouvons ce contraste frappant: qu'à côté de *l'homme divinisé* existe la *mère divinisée*, les deux comme deux pôles également puissants au milieu desquels se traîne misérable et malheureuse la *femme esclave*.

Le patriarcalisme indien n'est pas un produit d'évolution naturelle, mais si la résultante d'une réaction contre une force opposée et trop puissante. Et de là vient son exagération.

Les propres tendances psycho-religieuses totalement différentes, tour à tour triomphantes dans le cours du temps: les dravidiens, porteurs du *sentiment* et de la *foi*, divinisant la *lune* inconstante et tout ce qui est *terrestre* et *changeable* et *limité*; les aryens, culteurs de la *science* et de *l'esprit*, divinisant le *soleil* et *l'espace illimité* et les *énergies abstraites*, ne sont que la preuve que deux

éléments, essentiellement opposés, ont pris part à la formation de cette culture complexe qu'est l'Hindouisme et ont originé par de constantes réactions mutuelles tant de systèmes philosophiques et religieux.

J'ai donc choisi pour motto de ce chapitre qui contient une hypothèse — j'ose le dire — tout à fait originale, le proverbe: «*Le soleil et la pluie se marient*» (29), sous lequel on peut symboliser la complexe et parfois paradoxale culture indienne.

Il me restent encore trois chapitres que je laisse pour le moment. J'y essaye de miroiter l'effet causé par la défense du droit de propriété chez la femme. Et je l'accompagne pas à pas dans le passé, cherchant à analyser l'influence que les principaux mouvements religieux-philosophiques auront eu sur elle et je parviens à la comprendre dans ses sentiments extraordinaires qui l'ont portée à monter, *de son libre choix*, à la pyre de son mari.

J'en ai cueilli un respect colossal pour cette âme forte que je souhaite soit bientôt placée dans un piédestal digne de son héroïsme, d'où elle puisse rayonner en tout liberté pour l'avancement de l'Inde.

Car il faut reconnaître que dans les plis du *sari* de ses milliers de femmes l'Inde porte les marques et de sa grandeur et de sa décadence. L'Inde — permettez-moi de répéter à haute voix, ce qu'il y a déjà un demi-siècle entrevoyait l'orientaliste Jacolliot et pour que tous les Indiens entendent ce qui pense une femme née dans un pays libre — l'Inde n'était libre qu'avec la femme libre; l'Inde devint esclave avec la femme esclave.

APPENDICE

Les proverbes sur lesquels se fonde ce travail ont été pris aux langues konkani, mahratte et kanaraise. Seuls les premiers pouvant être écrits en caractères romains,

sont donnés *in extenso*, dans cet appendice, d'autant plus que le konkani, malgré qu'elle est une langue morte, est employé au Konkani et plus particulièrement à Goa.

Légende: kan. = kanarais; mahr. = mahratte; konk. = konkani; D. = Dalgado; Ch. = Dr. Chavan; B. M. = Barreto Miranda; Aut. = collectionné par l'auteur; Th. D. = Thiselton Dyer; T. = Talmaki; Vr. = Vriddachanakyia; Man = Manwaring.

- 1 kan. 687
- 2 konk. Aväychem dukh gäläyxi, dälđirak sampädxi. D. 1606
- 3 konk. Aväi mortörish, gäroz tiji zättä, ani rat zatrish uzvad zai zättä. B. M. 182
- 4 konk. Mäi mēli, särgä geló. Aut.
- 5 konk. Kāxi gē suné? Ghāra sarki. D. 1956
- 6 konk. Divya tāla kalok D. 460
- 7 konk. Pavsān bhizlem ani ghovan marlem sarkem. D. 376
- 8 konk. Ghovan baylek marlyar demand na. D. 375
- 9 konk. Bail mhānje davya pāyāchi vāhan. Aut.
- 10 konk. Pāyāchi vahan pāyak. D. 483
- 11 konk. Xeta ad t̄gori, dadlya ad xindālki. D. 391
- 12 konk. Ghovachya bhyān ghetlem ran, thāym mevlo musulman, tanem kattrum vhelem nak. D. 412
- 13 konk. mahr. Ghov vo bailecho giv. Aut. Man. 1348
- 14 konk. Khandya ghayakāi uva ghayak duki t̄gad. T. 1020
- 15 konk. Utravelyān kula pārikxa, kāmāla valyan udāka parikxa. T. 904
- 16 konk. Yeka utran modlelem man, dha utran sarkem zainā. T. 929
- 17 konk. Hatantlem bhayr pādlyar vint̄çum yet, tondantlem bhayr pādlyar vint̄çum yeta? D. 847
- 18 mahr. Man. 669
- 19 konk. Ulāunchem nāy mhullyar ulāunchem zata, horetachi vahan sunem wharta. D. 408
- 20 konk. Pikillem pan pādānam, tarnem pan hānsta. T. 471
- 21 konk. Chedvankarachi man sādant̄ç khalti. D. 1624
- 22 konk. Eka chedvak lāgin kārunk bara zutim zhārāunk zay. D. 195
- 23 mahr. Man. 1505
- 24 konk. Kansarachi vatli nāy, pārtun divum nāzo. D. 1901
- 25 mahr. Vr.
- 26 konk. Akaxak dole pavtat, pun hat pavā na. D. 583

- 27 konk. Sūm zollēm pun vōl. vōchunk na. Aut.
- 28 konk. Munxyak utar, gorvak davem. D. 824
- 29 konk. Paus ani vāt kazar zatāt. D. 206
- 30 kan. 378
- 31 kan. 997
- 32 kan. 1391
- 33 konk. Avāy terit burgo, sunem terit sim'ti. D. 1643
- 34 konk. May nāy, mavxy hoy? D. 1627
- 35 konk. Avay marum mavxy urum. Ch. 42
- 36 konk. Dhoghi bhāhini xezara, bhet na sāunsara. D. 1627
- 37 Kan. 994
- 38 mahr. Man. 1424
- 39 Th. D.
- 40 Th. D.
- 41 konk. Bhāpāy sarko put, avāy sārki dhuv. Aut.
- 42 konk. mahe. Avāy zanam khān bhāpāy tō apliā putat̄ç. Aut. Man 1471
- 43 konk. Randek sat ghov. Aut.

Sources bibliographiques: R. Dalgado: *Florilegio de Proverbios concanis*, Coimbra, 1922; Rao Saheb Dr. V. P. Chavan: *The Konkani Proverbs*, Bombay, 1928; Roque Bernardo Barreto Miranda: *Enfada de Anexins goeses*, Novagao, 1931; S. S. Talmaki: *Konkani Proverbs and Konkani Similes and Idioms* (with an introductory note and a note on the Konkani language in its relation to Mahrathi), Bombay, 1932; S. S. Talmaki: *Konkani Proverbs and Riddles, Lullabies and Nursery Songs*, Bombay, 1936; Rev. A. Manwaring: *Mahrathi Proverbs*, 1899; T. F. Thiselton — Dyer: *Folklore of Women*, London, 1905; Vriddachanakyia (collection de maximes populaires en mahratte traduites pour l'auteur par Mr. X. R. Sardessae); *1500 Kanarese Proverbs* — published by the Kanarese Mission (en Kanarais — traduits pour l'auteur par Mr. K. R. Keni).

Novos achados líticos nas áreas do Castelo do Queijo e da Ervilha

POR

FERNANDO RUSSELL CORTEZ

Há mais de meio século, foram pela vez primeira assinalados instrumentos de carácter paleolítico junto do Castelo do Queijo.

Este Castelo, obra construída por indicação do Conde de Lippe, destinava-se a defender a costa e fica situado junto do ribeiro do Queijo, no lugar do mesmo nome da freguesia de Nevogilde, largo tempo pertencente ao concelho de Bouças e hoje encorporada na cidade do Pôrto.

Foi autor dos achados líticos o engenheiro Vasconcelos Cabral quando estudava certos depósitos superficiais na bacia inferior do Douro nos arredores do Pôrto.

Dos resultados destes estudos, levou tal investigador breve comunicação ao IX Congresso de Antropologia e Arqueologia Pré-histórica, realizado em 1880 em Lisboa ⁽¹⁾.

Nesta comunicação pretendia encontrar certos vestígios de acção glaciária e mostrar as quartzites descobertas, que apresentavam trabalho intencional.

(1) Pereira Cabral, *Resumé d'une étude sur quelques dépôts superficiels du bassin du Douro. Présence de l'homme, vestiges d'action glaciaire*. Lisboa, 1880; *Estudo dos depósitos superficiais da bacia do Douro*, Lisboa, 1881.

Referentemente às quartzites, as suas conclusões não foram aceites pelo Congresso, e, segundo Cartailhac, «les membres les plus compétents du Congrès ne paraissent pas disposés à admettre... que les quartzites soient taillées» (1).

Mais tarde, tendo o Dr. Joaquim Fontes estudado êsses instrumentos, guardados no Museu dos Serviços Geológicos, radicou-se-lhe no ânimo a impressão de que só algumas das peças descritas tinham sido submetidas a trabalho intencional (2).

Descrescia aquêlê investigador, no seu breve estudo, instrumentos aparecidos na Ervilha e um fragmento de lâmina de sílex de três faces e com os bordos retocados. Tal lâmina foi encontrada no fôssô do Castelo do Queijo. Afirmava ser esta verdadeiramente paleolítica (3).

Anos mais tarde, Rui de Serpa Pinto teve ocasião de examinar êsses objectos nos Serviços Geológicos e classificou-os como pertencentes a um nível asturiense, post-paleolítico, mas ainda numa fase pré-neolítica portanto (4).

Não é dêstes achados que eu aqui venho falar, tomando a atenção de V. Ex.^{as}, mas sòmente referir alguns novos objectos encontrados nos lugares retro referidos.

(1) Emile Cartailhac, *Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistoriques*, in «Materiaux pour l'Histoire Primitive et Naturelle de l'Homme», Paris, 1880.

(2) Joaquim Fontes, *Instruments paléolithiques dans la Collection de Préhistoire du Service Géologique*, «Com. dos Serv. Geológicos», vol. XII, 1-6.

Id., *Instruments paléolithiques des environs de Pôrto*, «Boletim da Sociedade de Ciências Naturais», vol. VII, Lisboa, 1915.

(3) Joaquim Fontes, *Ob. cit.*

(4) Rui de Serpa Pinto, *Nótuas Asturienses, III*, in «Trabalhos da Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia», vol. V, Pôrto, 1931; Mendes Corrêa, *Origens da cidade do Pôrto*, 2.^a ed. Pôrto, 1935.

*

* *

A freguesia de Nevogilde, onde se verificaram os achados, encontra-se situada junto do mar e no bordo ocidental da Meseta.

Esta freguesia está numa zona de contacto entre gneisses e granitos porfiróides, além de outras rochas de diferenciação magmática, zona orlada nalguns pontos de depósitos pliocénicos e modernos.

Pereira Cabral queria ver nesta área vestígios da acção glaciária, representados por estriamentos na superfície das rochas existentes.

Não logrou esta opinião larga e sossegada vida, pois não sendo parte das suas conclusões aceites pelo Congresso de 1880, foi passados poucos anos contrariada pelo Prof. Doutor Augusto Nobre (1), que negou tratar-se de qualquer vestígio de fenómenos glaciário mas que antes seriam praias levantadas, opinião ainda hoje aceite.

Declarava que parecendo algumas das provas incontestáveis, reduzido era o número de factos observados; que os caracteres pouco positivos de alguns e a defeituosa interpretação dada a outros o levaram a duvidar sèriamente. Fêz um cuidadoso estudo dos depósitos e não encontrou um único traço indiscutível e que com razão pudesse ser atribuído à acção do gelo (2).

(1) A. Nobre, *Étude géologique sur le bassin du Douro*, in «Mémoires de la Société Malacologique de Belgique», Bruxelles, 1892, vol. XXVII; *Traços geológicos das praias do Pôrto*, in «Boletim do Ateneu Comercial Portuense», 11 ano, n.º 5, Pôrto, 1892.

(2) Segundo o Prof. Venceslau de Lima, existiam apenas estrias de erosão eólica nos rochedos, traços dos quais várias vezes falou ao Prof. Mendes Corrêa.

Verificou apenas a acção erosiva do mar conjuntamente com a disjunção do granito.

Eram inúmeras as «marmitas de gigantes» existentes e situadas alguns metros acima do mais alto nível atingido pelas marés actuais, o que junto à qualidade e situação dos depósitos, o levou a concluir o atrás dito; eram praias levantadas e já modificadas pelo aluviamento, hoje emersas pela progressiva ascensão da linha de costa ⁽¹⁾.

Dadas as circunstâncias a que os depósitos têm estado submetidos, dificilmente aquêles materiais podem concorrer para uma perfeita classificação da idade da formação.

As praias levantadas, que do Douro se estendem para o Norte, têm um carácter um tanto ou quanto especial e diferente do das outras existentes na costa portuguesa. É evidente nelas o dispositivo em teclado ⁽²⁾ ao mesmo tempo que se verifica um desnível gradual à medida que nos deslocamos para o Norte: oitenta metros em Vila-Nova-de-Gaia, quinze metros em Viana.

Podemos supor ter o mar tirreniano, mais ou menos, transgredido nesta região. Verificou-se durante tal transgressão uma acalmia orogénica ou então como que um distendimento deformador, tendente a diminuir o relêvo ⁽³⁾.

No grimaldiano, em que o mar regrediu, foram variados e mais ou menos curtos os períodos de estacionamento ⁽⁴⁾. Resultaram dêste lento movimento negativo do mar, os terraços litorais médios e baixos que se encontram na nossa costa.

⁽¹⁾ A. Nobre, *Ob. cit.*

⁽²⁾ J. Carrington da Costa, *Geologia do Pôrto*, in «Nova Monografia do Pôrto». 1938.

⁽³⁾ Id., *Evolução do meio geográfico na pré-história de Portugal*. Vol. I do Congresso do Mundo Português, Lisboa, 1940.

⁽⁴⁾ *Ibid.*



A praia junto da Estação de Zoologia Marítima Doutor Augusto Nobre



A praia do Castelo do Queijo. Lado Sul



A praia em que desagua o Ribeiro do Queijo



Caminho de Paços

(Clichés do autor)

Se não aceitarmos uma movimentação geral de todo o bloco peninsular, temos todavia de considerar como irrefutáveis certas transgressões e regressões de carácter generalizado, cujos efeitos poderão ter sido modificados por movimentos isostáticos ou outros movimentos locais.

À nova mudança de posição da zona de desnível marginal corresponderam certas actividades terrestres, principalmente movimentos epirogénicos, que, elevando o nosso território, acentuaram em determinados pontos o teclado do litoral.

A transgressão flandriana deixou iniludíveis vestígios nas nossas costas. Uma formação deste nível foi há pouco localizada pelo professor Carrington junto do Castelo do Queijo, sendo constituída por depósitos de antiga praia levantada, hoje em dia só visível na baixa-mar.

Fraca foi até hoje a fauna colhida nas praias de 17 a 30 metros de altitude.

Muitos dos restos de conchas estão deteriorados e por isso inclassificáveis.

Devendo a sua classificação à amabilidade do Prof. Doutor Augusto Nobre, apresento a lista dos restos faunísticos que consegui colher:

- *Pectunculus glycineris*, Lin.
- *Triton nodiferus*, Lamarck.
- *Macra solida*, Lin.

O primeiro e último eram muito abundantes e pertencentes a níveis de altitude compreendida entre 13 e 30 metros.

Da praia actual e junto do Castelo do Queijo colhi os seguintes restos:

- *Patella athletica*, Bean.
- *Cassis saburon*, Bruguière.
- *Cardium echinatum*, Lin.
- *Cardium norvegicum*, Spengler.

- *Gibula obliquata*, Gmelin.
- *Nassa reticulata*, Lin.
- *Venus*, sp.
- *Natica*, sp. (*catena*?).

*
* *

Tentei nas palavras atrás ditas, esboçar, despretensiosa e sucintamente, um aspecto geológico da região em que logrei encontrar, como já tinha sucedido em relação com Pereira Cabral, o espólio adiante descrito.

Em meados de Agosto do ano transacto, tive necessidade de identificar uma porção de areal situado nas cercanias do Castelo do Queijo. No caminho notei certa quantidade de seixos rolados, o que me fez pensar na possibilidade de existirem aqui calhaus talhados intencionalmente pelo homem.

Ao transpor um valado vi no chão que acabava de calcar, um seixo rolado e lascado, com a forma de machadinha.

Mais adiante, ao atravessar a Avenida da Boavista, encontrei um pêso de rêde.

Tais achados fizeram com que, em dias sucessivos, percorresse o local e recolhesse, entre muitos outros, os instrumentos que ora tenho o prazer de apresentar aos meus prezados consócios.

O espólio forneceu quartzites de tipologia paleolítica, grosseiros «coup de poing», alguns frustes, quasi todos talhados em ambas as faces a grandes lascas, espessos, de gume em linha quebrada e conservando na base o talão constituído pela superfície polida do godo.

A pátina é excelente em quasi todos os exemplares.

Nos instrumentos colhidos coexistem com os bifaces, picos

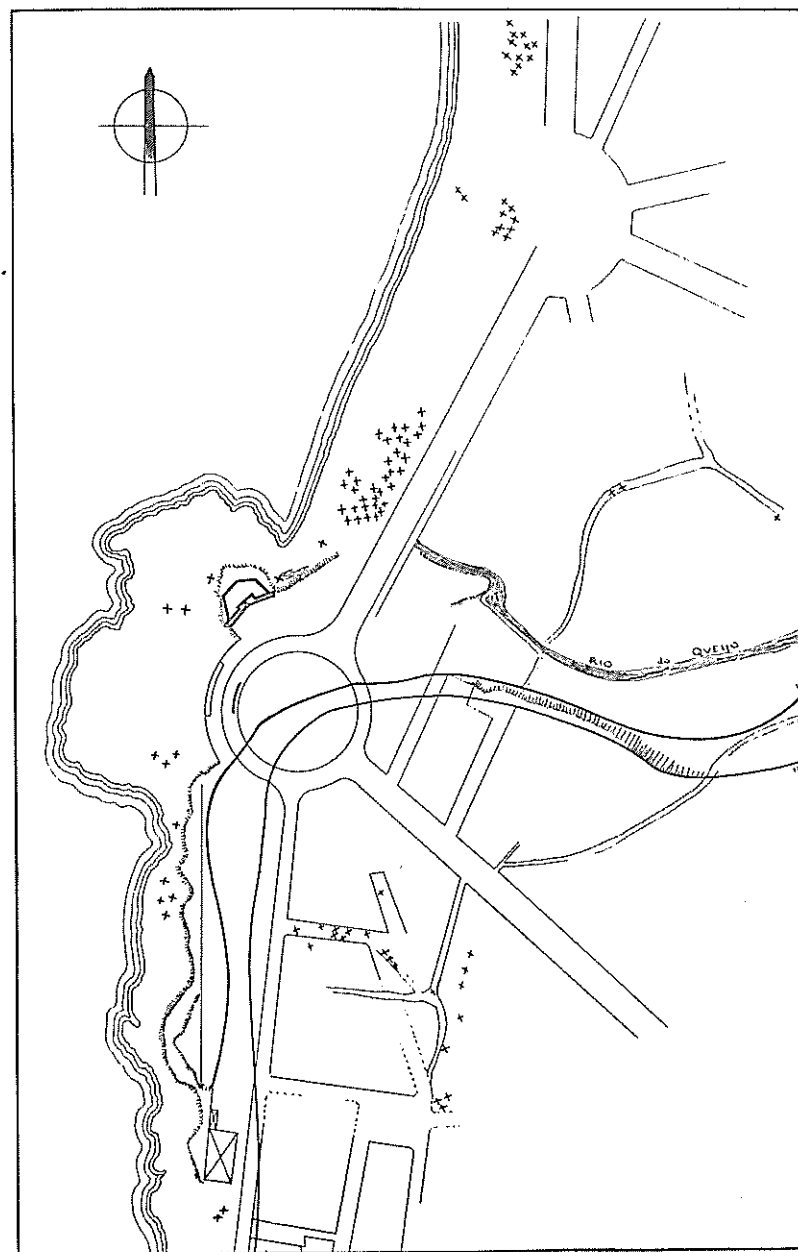


Fig. 1 — Mapa das localizações de achados junto do Castelo do Queijo a que se refere este trabalho.

que lembram os asturienses, pesos de rêde, machadinhas e grandes lascas.

Aparecem-nos em grande abundância as machadinhas formadas por seixos rolados, mais ou menos espalmados, de secção quasi circular ou elíptica na extremidade dos quais foi talhado um pequeno gume obtido a grandes lascas, extraídas em diferentes inclinações, sem qualquer retoque, no mesmo ou em vários planos de ataque.

No nível actualmente atingido pelo oceano, encontrei também numerosa série de machadinhas de quartzite cinzento-acastanhada, de formato mais ou menos oblongo e mais ou menos espessas.

O seu gume pode ser constituído pela aresta resultante da saída duma grande lasca, podendo também apresentar vários planos de fractura. Não mostram vestígios de qualquer retoque e têm um aspecto algo fruste.

Aparecem outras machadinhas de gume arqueado, formado pela extracção de diversas lascas em vários planos de percussão.

Quási que podíamos dizer em um plano de ataque e dois outros de retoque (fig. 3-h).

Coexistem com aquelas uns outros instrumentos, fabricados de seixos chatos de pequeno e médio porte. O gume que é aguçado resulta da extracção de duas lascas principais fazendo um ângulo mais ou menos agudo com o eixo maior do godo.

Todos êstes instrumentos são talhados numa só face e de aspecto algo fruste. Estão muito rolados, talvez devido à acção sucessiva do mar.

Êste espólio lítico encontra-se no nível da praia actual localizada entre o Castelo do Queijo e o molhe sul do pôrto de Leixões, sendo revolvidos e tornando-se fácil a sua colheita depois dum temporal de sudoeste.

Num terraço situado a um nível de vinte metros encontrei, numa busca subsequente, o bellissimo biface representado na figura 2-a.

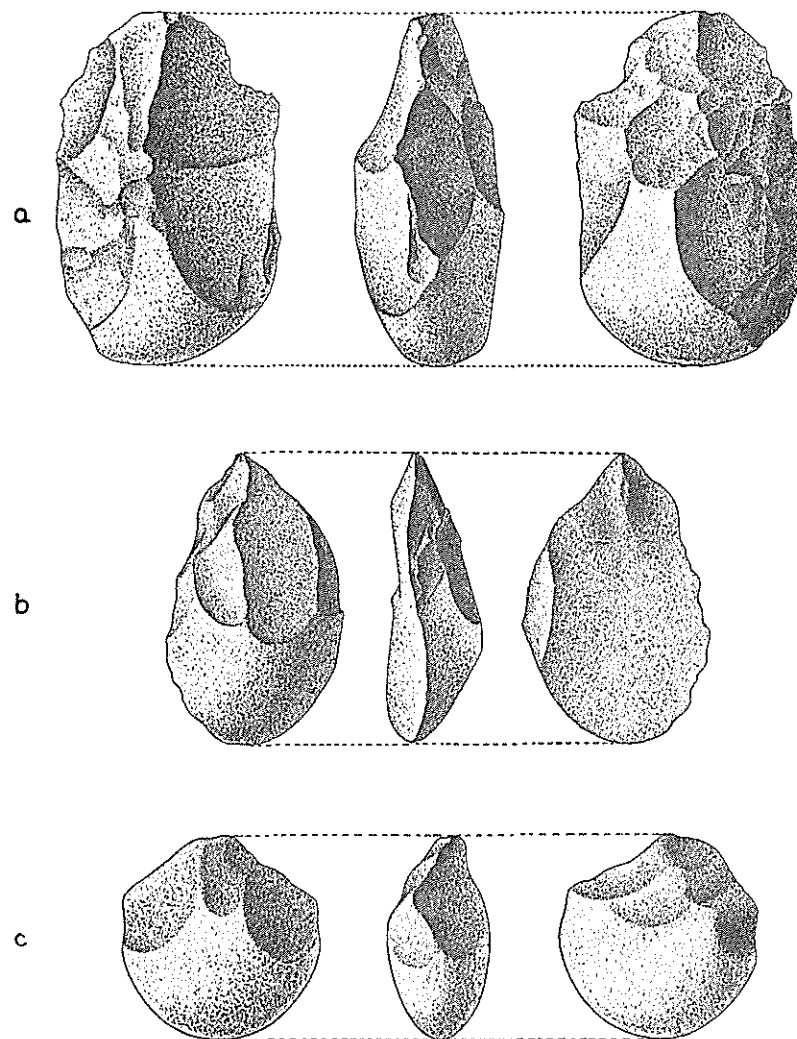


Fig. 2 — Peças de morfologia paleolítica dos lugares do Queijo e Castelo. ($\frac{1}{3}$ do tamanho natural).

A sua pátina é óptima e muito diferente daquela que apresentam os objectos encontrados em níveis inferiores.

Este exemplar que mede 12,5 cm. de maior dimensão, é de formato sub-rectangular, foi feito dum calhau rolado de quartzite, amarelo-acastanhado, e foi talhado a grandes lascas nos bordos de ambas as faces de forma a produzir o típico bordo em zigue-zague peculiar ao Cheulense e Acheulense antigo. Possui a particularidade de ter um bico semelhante ao dum pato, a substituir a aresta marginal, bico cortado por uma pequena face.

O trabalho intencional não se estende a toda a superfície do bordo, restando ainda um pedaço da superfície rolada, formando como que o talão do machado.

Também idêntico é aos encontrados em Casal do Monte e de morfologia parecida com o representado na figura 5 do trabalho do Prof. Mendes Corrêa relativo a novas estações líticas em Muge, instrumento proveniente do Granho, perto de Muge ⁽¹⁾.

Um outro biface talhado também a grandes lascas, tiradas na direcção do maior comprimento, tem um formato quasi triangular e aguçado. O talão que é formado pela superfície natural do seixo, não se prolonga pelas duas faces devido ao talhe de uma delas não ter sido executado nos bordos, mas sim constituindo uma única lasca, formando quasi que uma face plana (fig. 2-b).

A sua técnica faz lembrar a clactoniense — grandes lascas com bolbo bastante pronunciado — e o gume que esta peça apresenta não é em linha quebrada, mas sim constituído pelo bordo cortante deixado ficar quando a extracção da lasca.

Semelha uma lasca de grandes dimensões, talhada em ambas as faces, lembrando um triedro abevilense, tentando-me quasi o

(1) Mendes Corrêa, *Novas estações líticas em Muge*. Vol. I do Congresso do Mundo Português, Lisboa, 1940.

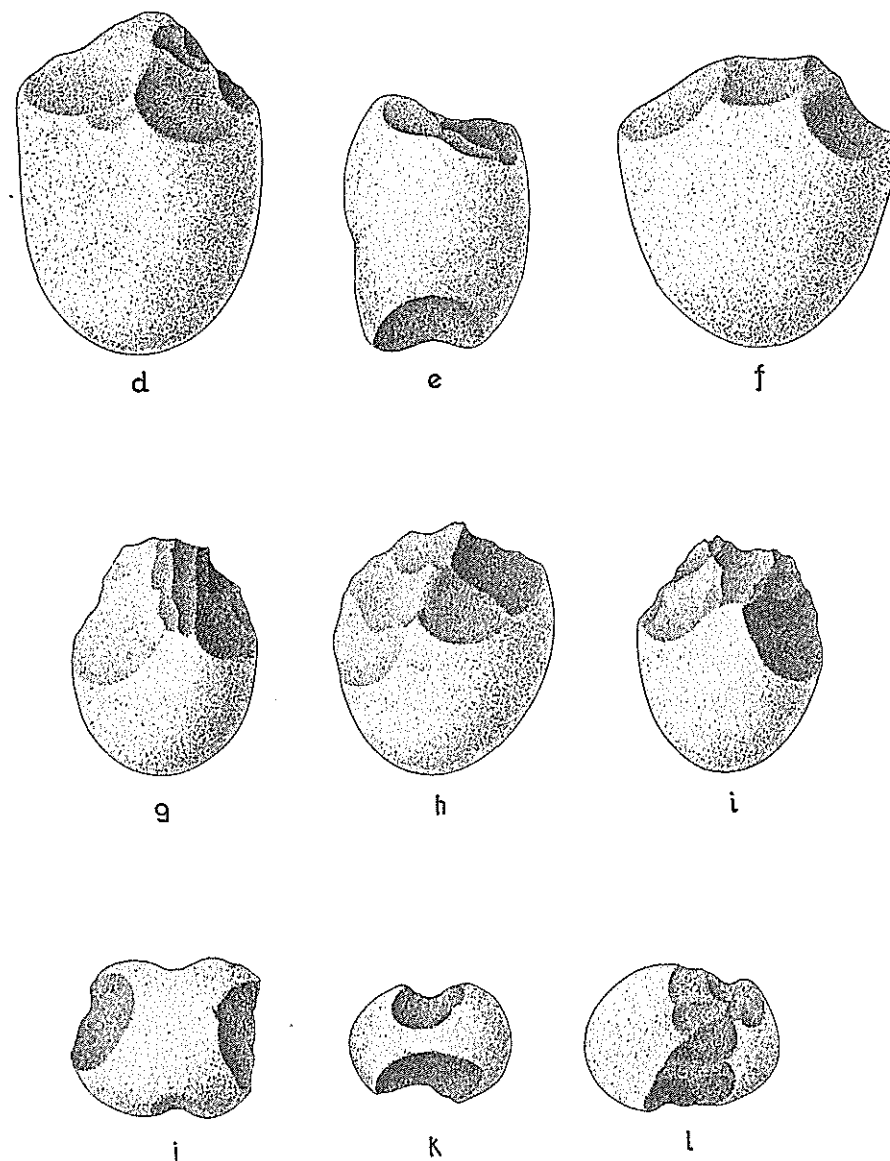


Fig. 3 — Peças de morfologia asturiense encontradas na Ervilha, Queijo e Castelo. (1/3 do tamanho natural).

denominá-la como pertencente à indústria designada pelo Abade Breuil, *Clacto(no)-Abevilense* ⁽¹⁾.

Apareceu também um biface, lascado num seixo de quartzite e talhado no sentido do maior comprimento; foi fabricado com o lascado miúdo, confundindo-se por vezes com o retocado de certas peças.

Descrevo agora uma outra peça, que parece uma lasca, se bem que aperfeiçoada em ambas as faces.

Dada a forma pontiaguda com pequenos retoques e visto conservar ainda parte da superfície rolada e primitiva, podíamos ser levados a classificar tal instrumento como um biface. Se nesta estação aparecessem objectos de pequeno talhe, poderíamos dizer que tal peça era um núcleo.

Parece uma representada por Pereira Cabral no seu trabalho e também descrita ⁽²⁾.

Outras lascas de grandes dimensões e pêso foram também encontradas, uma no lugar do Queijo outra na Ervilha.

O seu pêso é elevado e justifica um emprêgo em tarefas afins daquelas em que era usado o biface.

Os instrumentos que mais abundam nesta jazida são as machadinhas, como de resto sucede nas estações da Gandra ⁽³⁾, Esposende, e na de Camposancos na Galiza ⁽⁴⁾.

A maior parte delas tem um gume vivo. O seu lascado é feito no bordo do godo mais ou menos oblongo de maneira tal

(1) Henri Breuil, *Notions de Préhistoire ancienne et d'Art Préhistorique*, Lisboa, 1942, 10.º cours, pág. 2.

(2) Pereira Cabral, *ob. cit.*

(3) J. R. dos Santos Júnior, *Nova estação asturiense na foz do Cávado, Gandra*, Vol. I do Congresso do Mundo Português, Lisboa, 1940.

(4) Joaquim Fontes, *Estação paleolítica de Camposancos (Pontevedra, Espanha)*, in «Brotéria», vol. I. Caminha, 1925.

que o encontro da superfície lascada, talhada numa só face, com a superfície primitiva e rolada da outra gera uma ou mais arestas vivas, de talhe mais ou menos arqueado, conferindo a êstes instrumentos essa designação justa de *machadinhas*.

Serviriam para destacar dos rochedos os moluscos — lapas, mexilhões e percebas — que constituíam parte da alimentação do homem de então.

São de variados tamanhos, variando também muito o seu pêso.

Uma que apareceu na Ervilha, muito bem patinada e rolada, mostrando três planos de ataque com diferentes inclinações, apresenta-se-nos muito rolada, o que podia levar-nos a atribuir-lhe uma maior antiguidade (fig. 3-h).

Com o mobiliário lítico ora descrito e encontrado nas áreas pertencentes à freguesia de Nevogilde, nos lugares do Queijo, Castelo, Ervilha e Paços, coexistem instrumentos de tipologia até hoje denominada «asturiense».

Picos, tipicamente asturienses, foi coisa que eu não encontrei. Um objecto lembra os picos arredondados descritos por Rui de Serpa e denominados «ancorenses» ⁽¹⁾. São instrumentos pontiagudos, talhados na face anterior dum calhau rolado de quartzite e em que a clássica e característica aresta mediana é substituída por uma outra face. Também a superfície rolada que forma o talão se prolonga pela face anterior, muitas vezes até à extremidade do pico (fig. 3-f).

O gume dos objectos dêste tipo que nesta estação aparecem, é por vezes, de formato semi-hexagonal e constituído principalmente por três planos de ataque em que os laterais apresentam a mesma inclinação em relação ao eixo do godo (fig. 3-i).

(1) Rui de Serpa Pinto, *O asturiense em Portugal*, in «Trabalhos da Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia», vol. IV, 1 fasc. Porto, 1930.

Lembra uma peça por mim encontrada, juntamente com o abade Breuil, cêrca de 800 m. ao sul de Layadores.

Apareceu um outro pico de arestas vivas regularmente patinado, talhado a grandes lascas convexas com vária inclinação e concorrendo a formar uma aresta mediana.

Tem a extremidade partida e é muito parecido com alguns dos encontrados em Muge, se bem de pêso muito menor (fig. 3-g).

Êstes dois achados foram feitos em lugares situados cêrca de 20 m. acima do nível médio e actual do mar.

Ao nível do mar, junto do Castelo do Queijo e onde encontrei as machadinhas para trás descritas, apareceram também outros picos fabricados em quartzite acinzentada, alguns bastante rolados, apresentando a aresta média com quatro faces principais, duas de cada lado, formadas por planos de ataque concorrentes.

Aparecem também outros que semelham os encontrados por Rui Serpa em Âncora e representados a figuras 8 e 9 do seu trabalho. Temos de reconhecer que êstes exemplares, embora tendo de comum, com os picos de talhe asturiense a forma mais ou menos pontiaguda, o talhe só numa face e a conservação da superfície natural na outra e na base, não possuem a relativa homogeneidade dos picos das praias minhotas.

Em muitas estações como em Arronches, Elvas, nas margens do Caia, Casal do Monte, etc., que são consideradas como do paleolítico inferior, aparecem alguns dos instrumentos de quartzite talhados dum só lado.

Tal estado de coisas leva-nos a admitir para o presumível asturiense que coexiste com instrumentos de morfologia paleolítica uma maior antiguidade em relação aos picos post-azilienses dos cantábricos. Estas associações são inteiramente favoráveis à opinião do distinto pré-historiador o reverendo Padre Eugénio Jalhay, segundo o qual a indústria asturiense veio do sul para o

norte, da África para a Península ⁽¹⁾. Um pré-asturiense meridional, de carácter paleolítico, é também admitido pelo rev. H. Breuil e pelo Prof. Mendes Corrêa.

A tipologia aproxima alguns instrumentos dos paleolíticos de Lisboa e Elvas, estações também de superfície. Dado que a estratigrafia é precária, as referências faunísticas muito parcas, as sobreposições arqueológicas nulas, razões de monta há pelas quais de aconselhar é uma prudente reserva.

É uma hipótese sedutora o admitir que no paleolítico inferior nasceu «in loco» um pré-asturiense, talvez sincrónico com o paleolítico superior, em todo o caso anterior à época mesolítica dos concheiros do Tejo. Esta cultura teria emigrado para o norte, dando o asturiense pròpriamente dito ⁽²⁾.

Outros objectos por mim agora encontrados são os conhecidos pesos de rêde, fabricados de seixos alongados, com dois chanfros em cada lado do godo de modo a formarem na região central como que um estrangulamento. Êstes chanfros são feitos na extremidade do diâmetro menor na posição mais favorável para o seu emprêgo (fig. 3-k).

Apareceu na Ervilha um objecto que, parecendo-me ter servido também de pêso de rêde, merece todavia uma referência especial devido à sua tipologia pouco vulgar. Tem quatro chanfros em vez de dois, de cada lado do seixo. Refiro ainda outro seixo com o lascado fruste em ambas as extremidades do maior comprimento: é semelhante a um encontrado na estação de Gandra, Esposende.

⁽¹⁾ Eugénio Jalhay, *Serão pré-asturienses as estações pré-históricas do litoral galaico-minhoto?* in « Brotéria », vol. XVI. LX. 1933.

Id., *L'industrie de type asturien sera-telle une industrie purement locale?* in « Proc. First Int. Congress Preh. Protoh. Sciences ». Londres, 1932.

⁽²⁾ Mendes Corrêa, *Novas estações líticas em Muge*. Vol. I do Congresso do Mundo Português. Lisboa, 1940.

Êstes pesos são objectos pouco vulgares nas estações asturienses do Minho, ao contrário do que sucede nas ora descritas e imediatamente ao sul do Douro (fig. 3-e e j).

Estaría tentado a classificar êstes últimos achados como talvez pertencentes ao Languedociano, levado a tal pela semelhança de mobiliário com o da estação de Camposancos — especialmente pela abundância de machadinhas e picos arredondados e pesos de rêde simultâneamente com instrumentos do paleolítico inferior.

É de considerar a opinião do Prof. Burkitt que quer ver nesta indústria uma manifestação humana mais antiga que a das Astúrias. Corresponderia em Portugal ao paleolítico superior ⁽¹⁾.

Porém, não proponho qualquer classificação para êstes achados crívelmente paleolíticos, dado que nova arrumação foi proposta para o paleolítico português mercê dos estudos levados a cabo últimamente, sobretudo pelo abade Breuil e por Zbyszewski.

Dos factos atrás apresentados resulta, a meu ver, que razão de sobra tinha o engenheiro Pereira Cabral em guardar e estudar as quartzites trabalhadas intencionalmente e que, classificadas de paleolíticas, apresentou à apreciação do IX Congresso Internacional de Antropologia e Arqueologia Pré-histórica que em 1880 se realizou em Lisboa.

Factos novos vêm por vezes mais tarde rectificar críticas autorizadas que se supunham definitivas. Assim foi neste caso. Tardou, mas nunca é demasiado tarde para fazer justiça, para proclamar a verdade.

Instituto de Antropologia da Universidade do Porto. 19-I-943.

(1) Milles Burkitt, *Notes of a journey though North-west Spain and Portugal*, in « Prehistor. Society of East Anglia », VI. 1931.

NOTAS SÔBRE A ESTATURA DE ALGUMAS POPULAÇÕES INDÍGENAS DE ANGOLA

POR

ALEXANDRE SARMENTO

Médico dos Serviços de Saúde de Angola
Sócio efectivo da Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia

O presente trabalho tem por tema o estudo de um importante carácter somático — a estatura — em três grupos étnicos de Angola: Quiôcos, Bienos e Bacangalas.

Apresento a seguir os resultados das minhas mensurações em indivíduos dessas três populações nativas de Angola, fazendo também a comparação dêsses meus resultados com as observações que sôbre a estatura dos negros angolanos têm sido levadas a cabo por outros investigadores portugueses.

Quiôcos

Observei 36 Quiôcos, todos adultos e do sexo masculino. As observações foram feitas em Vila-General-Machado, sendo os Quiôcos dos sobados Samôa e Sauanga, da área do pôsto de Neves Ferreira (Cuemba, concelho de Camacupa).

Eis os resultados obtidos:

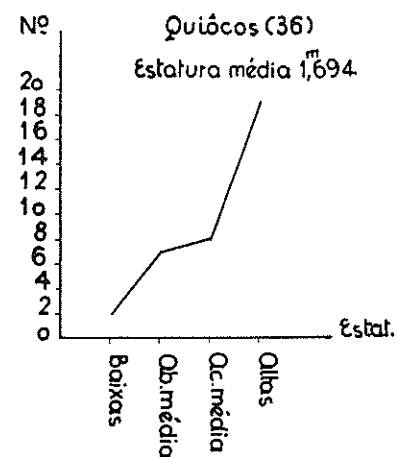
Valor médio da estatura	1 ^m ,694
Desvio padrão	6,58
Valor máximo	1 ^m ,808
Valor mínimo	1 ^m ,582

Vê-se, portanto, que, segundo a classificação de Topinard, os Quiôcos são de estatura acima da média.

Agrupando nas quatro categorias da citada classificação os valores que obtive nas minhas mensurações, obtemos o seguinte quadro:

Estaturas baixas (menos de 1 ^m ,60)	2	5,5 0/0
» abaixo da média (1 ^m ,600 a 1 ^m ,649)	7	19,4 0/0
» acima da média (1 ^m ,650 a 1 ^m ,699)	8	22,2 0/0
» altas (1 ^m ,70 para cima)	19	52,7 0/0

Há, como se vê, uma maior percentagem de estaturas altas, sendo relativamente pequena a de estaturas baixas.



Razão tinha, pois, Fonseca Cardoso quando escreveu: «os Quiôcos são de alta estatura, no seu tipo puro, ou acima da média».

O mesmo distinto antropólogo, quando da sua estada na Capitania-Mor do Moxico há perto de quarenta anos, observou 90 Quiôcos, tendo as suas observações servido de base ao

eminente professor de Antropologia da Faculdade de Ciências do Porto, Doutor A. A. Mendes Corrêa, para a elaboração do seu douto estudo *Quiôcos, Luimbos, Luenas e Lutchazes*, publicado em 1916.

Êsses Quiôcos habitavam uma região que, de um modo geral, se pode considerar a mesma dos sobados a que pertencem os 36 Quiôcos por mim examinados.

É-me grato registrar, portanto, a concordância dos meus resultados com os obtidos pelos ilustres investigadores citados, — resultados êstes que a seguir transcrevo, para poderem ser confrontados com os meus:

Estatura média	1 ^m ,695
Estaturas baixas.	3,3 0/0
» abaixo da média.	16,7 0/0
» acima da média	35,6 0/0
» altas	44,4 0/0

Entre a média por mim obtida (1^m,694) e a do Prof. Mendes Corrêa (1^m,695) há, como se vê, a diferença de uma milésima apenas, podendo-se, pois, considerar como estatisticamente nula a diferença.

Em ambas as séries se nota também maior percentagem de estaturas altas e pequena percentagem de baixas estaturas.

Bienos

Os Bienos são os *Quimbundos* da vasta região do Bié.

Em Vila-General Machado observei 69 indivíduos dêste grupo, pertencentes à região de Camacupa, sendo todos adultos e masculinos.

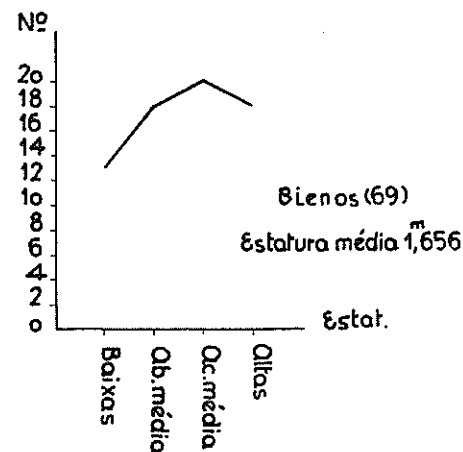
Seguindo a mesma ordem adoptada para os Quiôcos, eis os resultados a que cheguei:

Estatura média	1 ^m ,656
Desvio padrão	5,95
Valor máximo.	1 ^m ,763
Valor mínimo	1 ^m ,541

Estaturas baixas.	13	18,8 0/0
» abaixo da média.	18	26,0 0/0
» acima da média	20	28,9 0/0
» altas	18	26,0 0/0

Nota-se, portanto, um predomínio de estaturas acima da média, estando o valor médio obtido (1^m,656) compreendido dentro dessa categoria.

De um outro estudo do Prof. Mendes Corrêa sobre os *Bi'nbundo*, *Andulos* e *Ambuelas-mambundas*, também sobre observações de Fonseca Cardoso, recorto os seguintes dados sobre a estatura dos «Quimbundos do Bié»:



Estatura média . . . 1^m,718
Valor máximo . . . 1^m,858
Valor mínimo . . . 1^m,650

Haveria agora uma discordância apreciável entre este valor médio e o meu, mas tudo se pode explicar pela limitada ex-

tensão da série mensurada por Fonseca Cardoso (4 indivíduos apenas), série que era, além disso, «manifestamente heterogênea», para me servir da própria expressão do ilustre catedrático portuense.

O valor médio de 1^m,656 deve, portanto, corresponder mais à média real da estatura entre os Bienos.

Bacangalas

Os Bacangalas — tribo cujo nome pode levar a confusões com os «Mucancalas» (bochimanés) — nada tem que ver com estes; são negros bântus, de grande ramo ganguela.

Observei 18 indivíduos adultos e masculinos deste grupo étnico em Vila-Serpa-Pinto, sede da Circunscrição de Menongue.

Os resultados foram os seguintes:

Estatura média	1 ^m ,698
Desvio padrão	4,94
Valor máximo	1 ^m ,797
Valor mínimo	1 ^m ,603

Estaturas baixas	0	—
» abaixo da média	5	27,7 %
» acima da média	3	16,6 %
» altas	10	55,5 %

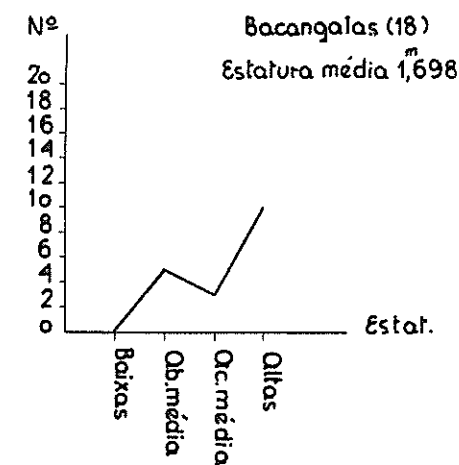
O valor médio está dentro da categoria das estaturas acima da média, sendo de notar a ausência de estaturas baixas e, como se verifica claramente pelo gráfico anexo, a existência de dois pontos de maior densidade, correspondentes às estaturas altas e abaixo da média.

Os Bacangalas que observei foram os mesmos que me serviram para o meu estudo *Notas sobre a antropologia dos Bacangalas*.

Como disse nesse meu trabalho, esse grupo étnico é afim dos Ambuelas-mambundas, habitando todos a mesma região.

Os Bacangalas por mim estudados eram originários das margens dos rios Quembo, Cubia, Cubangui, Cuchibi e Chicului.

Os sete Ambuelas-mambundas que foram examinados pelo falecido antropólogo Fonseca Cardoso, pertenciam à região do rio Cubangui, donde também provinham alguns dos meus Bacangalas.



Justifica-se assim, talvez, a aproximação entre a valor médio da estatura dos Ambuelas-mambundas (1^m,717) e a dos Bacangalas (1^m,698).

*

Pelo que ficou anteriormente dito verifica-se que, em média, os três grupos étnicos que foram objecto dêste estudo são todos de estatura acima da média, vindo em ordem crescente dos respectivos valores primeiro os Bienos, e depois os Quiôcos e Bacangalas.

Entre êstes dois últimos a diferença é pequena (4 milésimas), sendo porém já apreciável a que ambos fazem dos Bienos.

Apresento seguidamente alguns valores de estaturas médias de populações indígenas angolanas, para comparação com os resultados que obtive, indicando também o número de indivíduos mensurados e o nome dos respectivos autores:

Quiôcos (90)	1,695	Prof. Mendes Corrêa
Luimbes (82)	1,671	»
Luenas (101)	1,685	»
Luchazes (46)	1,704	»
Bi-n'bundo (4)	1,718	»
Andulos (28)	1,688	»
Ambuelas-mambundas (7)	1,717	»
Angolenses em geral (55)	1,654	A. Maia Mendes
Quiôcos (36)	1,694	A. Sarmento
Bienos (69)	1,656	»
Bacangalas (18)	1,698	»

As observações do Dr. Maia Mendes, foram feitas no Pôrto, durante a Exposição Colonial de 1934, e incidiram sobre Bimbundos, Quiôcos, Bienos, Ganguelas, Quipungos, etc.

As restantes observações foram feitas em Angola.

Vila-General-Machado (Angola), Novembro de 1940.

BIBLIOGRAFIA

- PAUL TOPINARD — *Éléments d'Anthropologie Générale* — 1885.
- PROP. MENDES CORRÊA — *Quiôcos, Luimbes, Luenas e Luchazes* — In «Arquivo de Anatomia e Anthropologia». Vol. II — 1916.
- PROP. MENDES CORRÊA — *Bi-n'bundo, Andulos e Ambuelas-mambundas* — In «Arquivo de Anatomia e Anthropologia». Vol. IV — 1918.
- FONSECA CARDOSO — *Em Terras do Moxico* — 1919.
- ANGELO MAIA MENDES — *Correlação entre a estatura e o índice cefálico nos Negros* — In «Trabalhos do 1.º Congresso Nacional de Antropologia Colonial». Vol. I — 1934.
- ALEXANDRE SARMENTO — *Notas sobre a Antropologia dos Bacangalas* — In «Boletim Geral das Colónias». N.ºs 182-183 de Agosto e Setembro de 1940. Lisboa. 1940.

VÁRIA

A Pré-história do Concelho da Figueira, foz do Mondego

Novos descobrimentos feitos nos Arquivos

O eminente Arqueólogo, Doutor António dos Santos Rocha, meu saúdoso Amigo e meu venerando Mestre, ao fazer o reconhecimento metódico dos despojos pré-históricos do actual concelho da Figueira, chegou à conclusão, várias vezes repetida em seus escritos, ao tratar da situação dos monumentos megalíticos, de que parecia — *«existir algum costume peculiar de sepulturar os mortos nas eminências»* ⁽¹⁾.

Com efeito nunca encontrou nenhum dólmen, a não ser nas chapadas que seguem pela linha da cumiada da Serra do Cabo Mondego, afastada sempre das suas vertentes, quer do sul quer do norte, o que levou a tirar semelhante conclusão.

Na Secção dos Reservados da Biblioteca Nacional de Lisboa, encontrei uma fôlha avulsa, com uma interessante aguarela, que mostra ter havido, também, dólmenes na planície do sopé norte da mesma Serra.

Mandei fotografar êsse valioso documento, que depois foi inteligentemente retocado no Instituto Geográfico e Cadastral, devido aos bons officios do meu ilustre Amigo Senhor Doutor Pina Manique, a quem patenteio o meu reconhecimento, e dêle dou uma reprodução (fig. 1).

Nada menos de três dólmenes num curioso agrupamento, formavam mais uma ramificação, agora na planície, da vasta necrópole que Santos Rocha descobrira nas alturas e estudara com tamanha proficiência.

O trabalho artístico executado com todo o esmêro e rigor pelos processos técnicos usados na época em que foi feito, está assinado por Francisco António Raposo, que penso ter sido um official do exército, que por ordem do govêrno de então, fêz o

⁽¹⁾ Santos Rocha, *Antiguidades Pré-históricas do Concelho da Figueira*, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1888-1900, págs. 36, 84, 168, 256. Cf. pág. 235.

estudo da Serra do Cabo Mondego para o reconhecimento dos filões de carvão de pedra, já explorados desde o tempo do Marquês de Pombal.

É bem sugestivo o pequeno texto que serve de elucidação ao desenho, e que vou reproduzir na íntegra.

«Sepulturas antiquíssimas, situadas ao norte do Cabo Mondego entre a villa de Quiaios e a praia do Mar Oceano.

Hum continuado vento Sul d'Oeste descobrio, fazendo remover para outra parte a grande quantidade d'areia que ali se achava amontoada, e que athé aquella epoca deixou ignorar a existencia de taes Monumentos: Segundo a tradição de aquelles povos, acharam-se dentro desta (*sic*) Sepulturas ossos d'Esqueletos humanos, com desmarcada grandeza, figurando elles, o tamanho da Caveira que acharão, com o de hum cantaro de conduzir agoa. Em 1781, o Desenhador e seus dois Irmãos excitados pela curiosidade de verificarem a noticia de tão extraordinaria grandeza, mandaram principiar a fazer algumas excavações, e não achando vestigio algum, abandonarão aquelle trabalho para seguirem a Comissão de que estavam incumbidos. N. B. A figura que se vê proximo a huma das Sepulturas, serve como de petipe para se ajuizar da grandesa do objecto.»

À História da Arqueologia Portuguesa, e, à Pré-história do Concelho da Figueira, foz do Mondego, vem agora juntar-se, mercê do espírito ilustrado e curioso dos três Irmãos Raposos, um tão notável descobrimento, registado com tanta intelligência e critério, só agora publicado pela primeira vez.

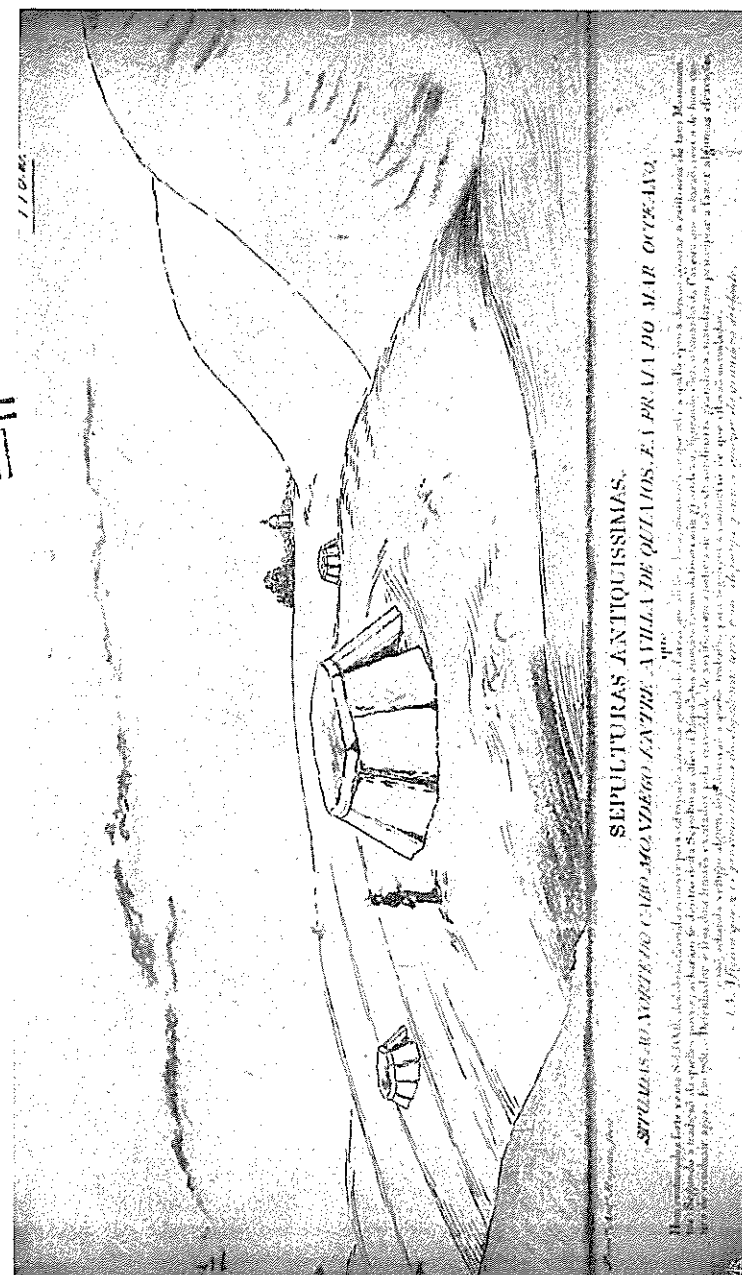
*

* *

Nos documentos locais pertencentes aos Cartórios das Instituições Eclesiásticas pelas quais estava dividido e partilhado o actual concelho da Figueira, e que eu tive ocasião de pacientemente estudar ⁽¹⁾, há muitas referências a—*mamoas*—, sobretudo notadas e utilizadas como pontos de referência nos limites dos vários Coutos.

Logo em plena Idade-Média, na Doação feita por D. Afonso Henriques de metade de Quiaios ao Mosteiro de Santa-Cruz, em Junho de 1143, que se guarda no Arquivo Nacional da Torre do Tombo, no Livro Santo, fol. 270, v, e também na *Colecção*

(1) Mesquita de Figueiredo, *Monografia histórica do actual Concelho da Figueira, foz do Mondego. Trabalhos heurísticos*. Coimbra, 1942.



Especial, Parte II, Caixa 55, Maço 5, doação já publicada ⁽¹⁾, há referência às *mamoas* de Sôbre-São-Paio e de Paio-João, marcando o limite do território do Couto de Quiaios e, no mesmo Cartório de Santa-Cruz de Coimbra, no Livro das Demarcações que Gregorio Lourenço fez no anno de 1520, dos limites entre o Couto de Tavarède, pertencente ao Cabido de Coimbra, e o Couto dos Redondos, pertencente a Santa-Cruz, há também referência às já citadas *mamoas* de Sôbre-São-Paio e de Paio-João, e ainda às da Ovelheira e do Fulo.

Na demarcação entre o Couto de Tavarède e o Couto das Alhadas, há nova referência à *mamo*a de Paio-João. As mesmas duas *mamoas* de Sôbre-São-Paio e de Paio-João, eram ainda assim conhecidas em 1754, como se vê no — Auto de demarcação entre Tavarède e as Terras da Vila-dos-Redondos — existente no Arquivo da Universidade de Coimbra, Cartório do Cabido da Sé da mesma cidade.

Aparece-nos, porém, neste Auto de demarcação, uma referência a nova *mamo*a, o — Outeiro da Mamuinha, assinalado, ora como um «*cabecinho muito pequeno*» ora, como o Monte de Mamuinha, «*que hé o mais alto da Serra (sic)*»...

Parece-me de interêsse publicar parte do que os louvados disseram âcerca desta última *mamo*a, porque ela encerra um verdadeiro monumento pré-histórico, como ao diante se verá.

«... até ao monte da mamuinha, se achavam tres pedras que os louvados declararam serem as marcas que devediam os termos de Redondos, de Quiaios e Alhadas, e que falta o marco do Reverendissimo Cabido, porem que ahi estivera sempre desde que elles louvados se lembravão, por forma que havia bôa dicção de que no sitio se ajuntavam quatro Juizes, a saber: dos Coutos de Tavarède, Redondos, Quiaios e Alhadas, assentando-se cada hũ no seu marco, faziam sua merenda no dia de São Silvestre ou do Anno bom...»

E, mais adiante diz-se:

«... se achou ser um outeiro que está no Pedrosam (*sic*), cujo outeirinho, disseram os louvados se chamara sempre — *mamo*a Sobre São Paio, por ficar sobre huma capelinha da dita invocação [que ainda hoje existe], que fica nas fraldas do dito

(1) Reuter, *Chancelarias Medievais Portuguesas*, I. *Documentos da Chancelaria de Afonso Henriques*. Coimbra, 1938. Págs. 177-178, documento n.º 123.

monte pera a parte do nascente, cujo nome — *mamoa*, disseram os louvados se derivara de ser redondo, como uma mama ou peito de mulher, e essa mesma propriedade de ser redondo tem o dito outeirinho chamado *mamoa*, no qual se acharam muitos penedos nativos, o que se não verifica no outro outeirinho, a que a demarcação do Reverendo Cabido chama monte da — *Mamuinha*

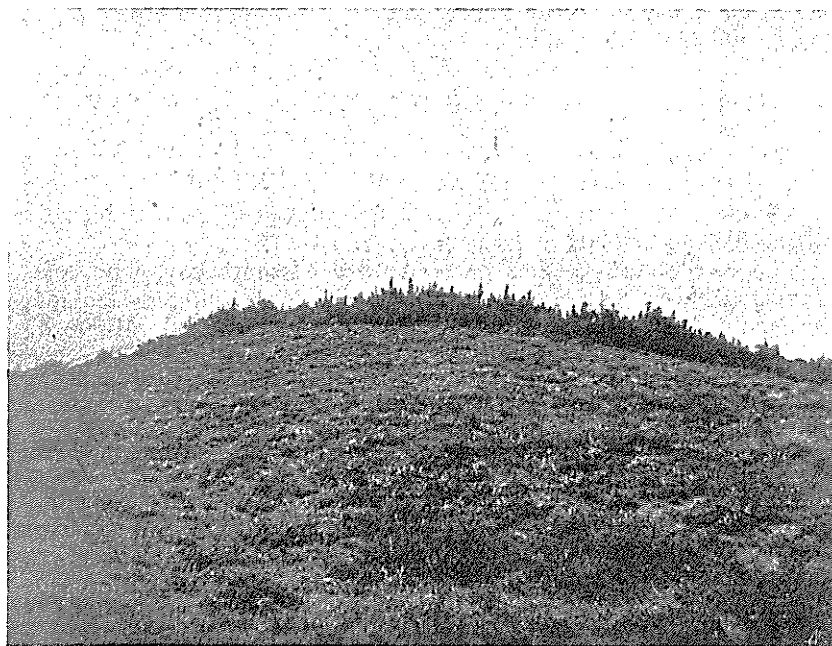


Fig. 2 — Mamuinha do Casal da Serra, junto ao moinho do Planeta

— a onde estava o 7.º marco da sua demarcação, no qual se não acha penedo algum nativo á face da terra, porque suposto se perceber hũa pedra que não hé tolidiça (*sic*), está enterrada na terra mais de quatro ou cinco palmos, e não pode ser aquelle em que a demarcação do Real Mosteiro de Santa Cruz, dice se fizeram cruces, porque pera isso havia de estar á face da terra e nam tam profundo, sem que possa dizer-se, que havendo 233 annos, que a dita demarcação foi feita, podia desde esse tempo athé o presente enterrar-se o dito penedo e estar agora debaixo da terra, como está, quatro ou cinco palmos, porque

como a terra naturalmente corre do alto para baixo, sendo o dito outeirinho, a que a demarcação do Reverendo Cabido chama — *Mamuinha* — mais eminente do que o marco que tem em volta pelo lapso de tanto tempo havia de estar descoberto o penedo ainda mais do que estivera no tempo da demarcação, e elle fôsse o mesmo em que a demarcação do mosteiro diz se fizeram as cruces por cujo motivo, e porque o outro outeiro acima referido

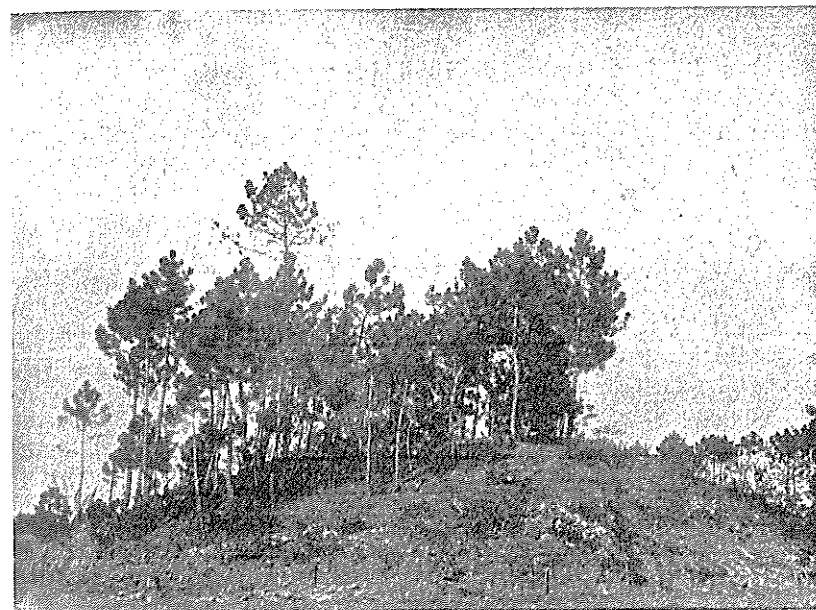


Fig. 3 — Mamôa na Serra do Cabo Mondego, que encerra um dólmen, ainda não explorado

a que chamam *mamôa* está mais Sobre São Paio e tem como dito seja muito penedo nativo e se chamou sempre Mamuinha Sobre São Paio, até entendem e declaram elles louvados, que pelas referidas circumstancias vinha a ser o mesmo que se refere a demarcação do Real Mosteiro de Santa Cruz, feita no anno de 1520, e que se com ella se conformasse, a que se fez por parte do Reverendo Cabido no anno de 1702, o dito cabeço ou oiteiro chamado *mamoa* de Sobre São Paio, havia de vir ao 7.º marco da dita demarcação do Reverendo Cabido, e não ao Monte de Mamuinha, donde veiu... »

Desta inquirição provocada pela confusão de limites e de marcos, pôde-se concluir que a *mamo*a *Sobre-São-Paio*, seria um montículo natural, semelhante a muitos que o Sábio Santos Rocha encontrou, como a *mamuinha* de José Marques (1), e sobre que escreveu — : «Não faltam nesta região relevos do solo com aparência suspeita; mas são inutilmente explorados. Nós temos uma triste experiência destes trabalhos fatigantes e desanimadores durante doze anos».

Não acontecia, porém, o mesmo ao outeiro da *mamuinha*, como vamos ver.

Em 28 de Setembro de 1898, já passou quasi meio século, convidou-me o eminente arqueólogo Santos Rocha, para assistir à exploração dum dólmen, e recebi nesse dia uma das mais proveitosas lições práticas dadas pelo Mestre, sobre a maneira rigorosa como se faz a exploração dum monumento megalítico.

Um grupo de sócios da Sociedade Arqueológica da Figueira-da-Foz, de que Santos Rocha era Presidente, composto pelos Professores de Ensino Primário, Augusto Goltz de Carvalho, Pedro Belchior da Cruz, Pedro Fernandes Tomás, este Professor da Escola Industrial Bernardino Machado, todos com bibliografia arqueológica e folclórica, e quem escreve esta notícia, seguimos pela estrada de Tavarede até à Serra-da-Boa-Viagem, e, à entrada do Casal deste nome, do lado direito, junto a um moinho de vento construído de madeira, típico desta Região — o *moinho do Planeta* — esperavam-nos junto à *mamuinha* (fig. 2) um compadre de Santos Rocha, a quem ele chamava o seu Colector, Francisco Dias Cardoso, de alcunha — *Cerol* — e, um trabalhador já afeito às explorações arqueológicas chamado Romeiro, ambos de Brenha.

Começou a escavação no centro do montículo e entrou logo na câmara do monumento, que já não tinha laje de cobertura, descendo até ao terreno virgem do subsolo; a seguir foram pesquisadas cuidadosamente as bases dos esteios, onde muitas vezes se encontram, mesmo nos dólmenes profanados, como este estava, depósitos intactos. Mas infelizmente neste megalítico, nem na câmara nem na galeria de entrada se encontrou qualquer vestígio arqueológico (2).

Os documentos ainda dão notícia de mais duas *mamoas*: a do Meio, entre a do Cabeço da Mamuinha e a de Sobre-São-Paio; e a *mamo*a da Bouça, na freguesia de Quiaios. Seria interessante identificar agora tôdas estas *mamoas*, que os documentos men-

(1) Santos Rocha, obra citada, pág. 120.

(2) Santos Rocha, obra citada, págs. 189-190.

cionam, e verificar se elas contêm dólmenes, como encerra, e, está por explorar a que se mostra na figura 3.

Terminada a exploração da *mamuinha*, que está junto ao moinho do Planeta, seguimos todos para o *Crasto*, estação pré-romana de alto valor arqueológico, também explorada por Santos Rocha, e o seu estudo publicado no segundo volume da Por-



Fig. 4 — Sociedade Arqueológica da Figueira. Grupo de sócios, da direita para a esquerda: 1 — Augusto Goltz de Carvalho. 2 — Doutor Santos Rocha, Presidente da Sociedade. 3 — Pedro Belchior da Cruz. 4 — Pedro Fernandes Tomás. 5 — Dias Cardoso, colector da Sociedade

tugália. Ali junto a um corte, que o Mestre tinha mandado fazer na trincheira norte deste velho povoado fortificado, fotografei os excursionistas, e saídosamente vai aqui reproduzido o grupo que está inédito, e é de valor documentário, porque já desapareceram do número dos vivos todos os fotografados, e a Sociedade Arqueológica da Figueira, mais tarde crismada em Sociedade Arqueológica Santos Rocha, também já se extinguiu.

Lisboa, S. Sebastião da Pedreira, 28 de Janeiro de 1943.

ANTÓNIO MESQUITA DE FIGUEIREDO.

A tatuagem entre as tribos de Angola (I — Songos)

Recua e perde-se nos remotos tempos da antiguidade o hábito da tatuagem, que foi, e é ainda hoje, seguido por muitos povos do globo, atingindo nalgumas regiões um carácter altamente artístico, como na Nova-Zelândia e nas ilhas da Polinésia.

Entre os civilizados essa prática acha-se hoje circunscrita quasi exclusivamente, como é sabido, a certos sectores e camadas sociais (meretrizes, homens do mar, cadastrados, etc.).

Mas, entre os povos ditos primitivos, a tatuagem continua ainda hoje largamente difundida, e oferece à curiosidade dos investigadores e artistas motivos de estudo muito interessantes.

*

Os «Songos» constituem uma das chamadas «tribos da Lunda».

Tive recentemente ocasião de examinar cinco indivíduos do sexo masculino, adultos, pertencentes a esse grupo étnico e naturais da região do rio Luando, área do pòsto de Neves Ferreira.

Nêles observei grande quantidade e variedade de tatuagens, o que me levou a examiná-los mais detidamente, tendo chegado à conclusão que seria interessante descrevê-las mais pormenorizadamente, pois, como é do conhecimento de todos, são ainda escassos os elementos que a tal respeito possuímos sobre os negros angolanos.

No seu bem elaborado trabalho sobre as mutilações étnicas nos aborígenes de Angola, o Dr. António de Almeida não se refere especialmente aos Songos, mas, falando genêricamente das tribos da Lunda, diz que tôdas se tatuam por escarificação e incisão, o que está em parte de acôrdo com as minhas observações. E digo em parte, porque também verifiquei a existência de tatuagens pigmentares entre a gente dessa tribo.

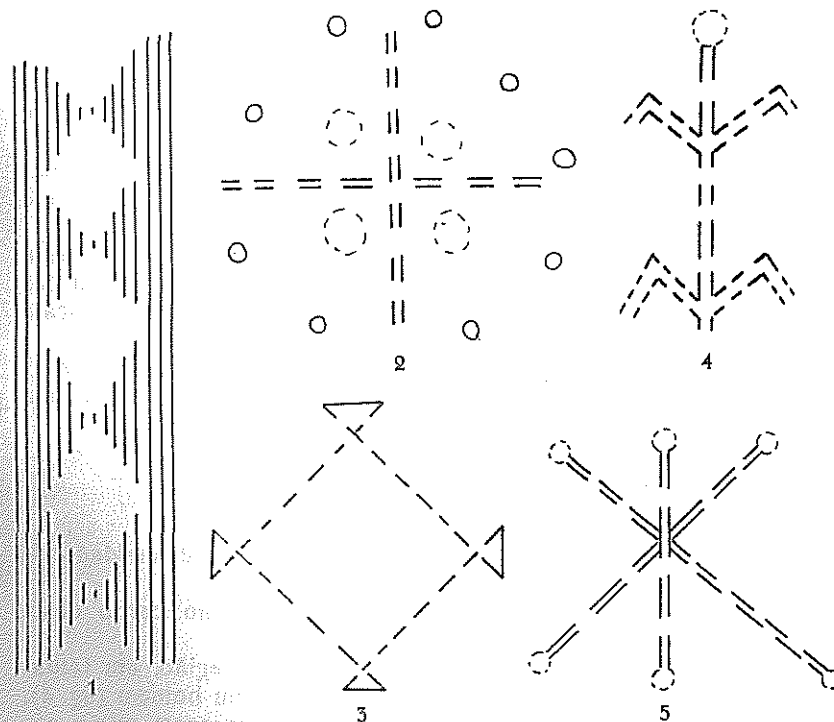
No livro de Ferreira Denis sobre as populações indígenas de Angola nada encontrei sobre a tatuagem nos Songos.

*

Os cinco Songos, que estudei, apresentavam todos muitas tatuagens e em diversas regiões do corpo.

Interrogados sobre as razões que os levaram a fazer tais mutilações, todos me responderam que elas constituem, tanto para os homens como para as mulheres, motivo de embelezamento e adôrno muito em voga entre os componentes da sua tribo.

Quero crer que, de facto, não há hoje outra razão para a tatuagem a não ser essa, e que, se outras causas existiram, lentamente se foi perdendo a sua tradição, de modo que hoje os indígenas já dela não têm conhecimento.



TATUAGENS DE SONGOS

Tenho observado tatuagens em vários grupos étnicos de Angola (nhembas, luchazes, quiôcos, ambuelas, bienos) mas nunca vi como nestes cinco songos tanta diversidade de motivos ornamentais, nem tantas regiões tatuadas em um mesmo indivíduo.

Feitas estas breves considerações, passo agora ao estudo detalhado de cada um desses indígenas a que me venho referindo, juntando uma série de desenhos esquemáticos com a qual

julgo trazer uma pequena mas útil contribuição para o estudo da iconografia da tatuagem em Angola.

Quero também esclarecer que esses desenhos foram cuidadosamente copiados das regiões do corpo onde estavam gravados, e que entendi não os dever alterar em nada, pelo que lhes conservei a ingenuidade e irregularidade do traço.

Primeiro negro

Este songo apresenta um grande número de tatuagens.

Ocupando todo o ventre, simetricamente de um e outro lado do umbigo, observa-se um conjunto de traços lineares e verticais, deixando entre si espaços em forma de losangos (fig. 1).

Trata-se de uma tatuagem de tipo misto, segundo a classificação do Professor Bettencourt Ferreira, classificação esta que sigo em todo o decorrer deste trabalho.

No peito, do lado direito, notamos um desenho de forma radiada e circular (fig. 2), e no lado esquerdo um em forma das medalhas de latão que os indígenas compram em larga escala aos comerciantes europeus (fig. 3).

Ainda neste indivíduo notam-se, na face externa de ambos os braços, diversas tatuagens lineares do tipo misto, e na testa uma tatuagem pigmentar, linear e rectilínea.

Segundo negro

É o mais tatuado da série e o que maior diversidade de motivos ornamentais apresenta.

Descrevamos sumariamente o que se vê no corpo deste songo:

Região peitoral direita: — Apresenta nesta região, em tatuagem do tipo misto, uma figura que ele diz ser um homem (fig. 4).

Região peitoral esquerda: — Nota-se uma tatuagem mista, radiada (fig. 5).

Antebraço direito: — Tatuagem mista constituída por um rectângulo, com diagonais e pequenos círculos nos vértices (fig. 6).

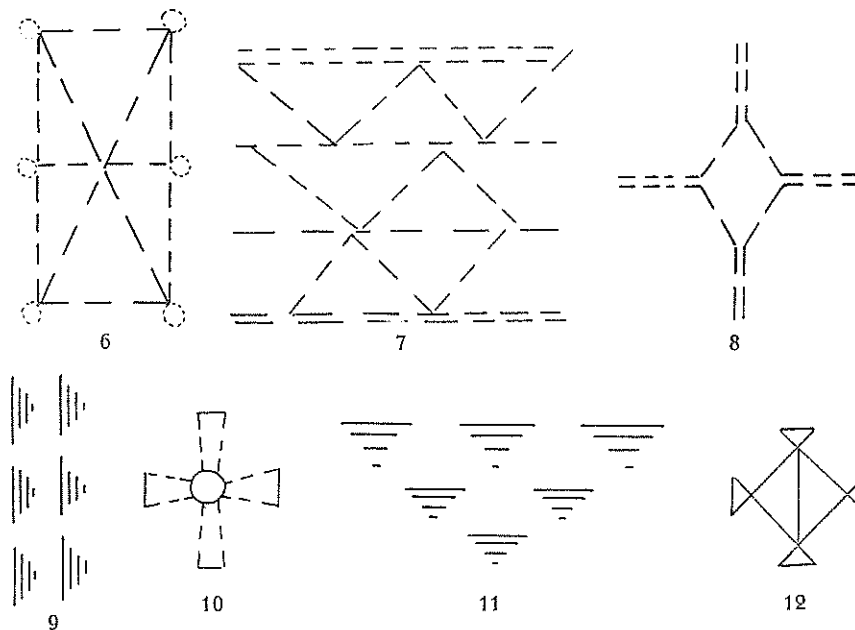
Antebraço esquerdo: — Tatuagem mista constituída por linhas rectas e quebradas, seriadas (fig. 7), lembrando os desenhos a fogo com que os indígenas costumam adornar as cabaças, facas, instrumentos musicais, etc.

Ombro direito: — Tatuagem mista, fazendo lembrar uma cruz (fig. 8).

Face interna da coxa direita: — Traços verticais seriados, dispostos em triângulos (fig. 9). Tipo misto.

Face interna da coxa esquerda: — Desenho semelhante ao da figura 3.

Costas: — Completamente ocupadas por pequenas escarificações (tatuagem em relevo) de um centímetro de comprimento, dispostas irregularmente e em vários sentidos, num conjunto interessante e decorativo.



TATUAGENS DE SONGOS

Terceiro negro

Este songo apresenta à observação o seguinte:

Antebraço direito: — Além de várias tatuagens mistas constituídas por pequenos traços, nota-se um desenho cruciforme (fig. 10).

Região peitoral direita: — Uma tatuagem mista constituída por traços transversais, dispostos em pequenos triângulos e formando também no seu conjunto um triângulo (fig. 11).

Face: — Vários traços lineares, pigmentares, nas regiões malares e do maxilar inferior.

Ventre: — Do lado esquerdo, traços e botões em relevo.

Quarto negro

Apresenta no ventre uma tatuagem do tipo misto, bastante semelhante à da figura 1, mas simples.

Quinto negro

Apresenta no ventre uma tatuagem mista, idêntica à do songo que foi descrito em quarto lugar.

Além disso, também na parte média da testa se vê uma tatuagem do tipo pigmentar (fig. 12), que faz lembrar as medalhas de que falei a propósito de um dos indígenas antecedentes.

Trata-se, como se vê, de cinco indígenas bastante tatuados, principalmente o que foi descrito em segundo lugar.

Estas observações, conjugadas com as informações que os mesmos indígenas me prestaram, levam-me a concluir que entre os Songos a tatuagem é prática bastante seguida e apreciada, sendo relativamente variada a sua emblemática.

Não sei se entre esta, alguma haja que não seja a simples reprodução de objectos e figuras e tenha qualquer carácter mais transcendente e profundo, mergulhado em crenças feiticistas, ritos misteriosos, etc.

É certo que, sob este aspecto particular do problema, nada apurei; mas isso não quer dizer que nada exista a esse respeito.

BIBLIOGRAFIA:

BETTENCOURT FERREIRA — *Àcerca da tatuagem em relêvo* — In «Trabalhos do Primeiro Congresso Nac. de Antrop. Colonial», Porto, 1924.

ANTÓNIO DE ALMEIDA — *Sobre mutilações étnicas nos aborígenes de Angola* — Lisboa, 1937.

J. DENIKER — *Les Races et les Peuples de la Terre* — Paris, 1936.

FERREIRA DINIZ — *Populações indígenas de Angola* — Coimbra, 1918.

Angola, ano de 1941.

ALEXANDRE SARMENTO.

A propósito dos índices de corpulência

Em Antropologia usam-se, com o nome de índices, números que, em geral, nos traduzem a forma duma região do corpo humano. São números que exprimem, indirectamente, a qualidade do objecto descrito.

Deve-se a Retzius, antropólogo sueco, a introdução deste processo de indicar a forma numericamente, quando pela primeira vez construiu o índice cefálico para representar a forma da cabeça.

Desde essa data que aumentaram os índices em Antropologia com a mesma disposição que lhes dera Retzius, isto é, multiplicando por 100 a menor medida duma região, cuja forma queremos definir numericamente, e dividindo depois o produto pela medida maior.

O que, no fim de contas, equivale a determinar a percentagem do menor valor relativamente ao maior tomado como igual a 100.

Mas, se na sua grande maioria, os índices são assim construídos (pois que são muito poucos os índices em que o numerador é o termo maior), índices há que saem desta norma. E neste caso segue-se, em geral, uma das seguintes regras: ou se faz tábuas para os princípios elementares da aritmética, como, por exemplo, no índice de Pignet em que se somam e subtraem grandezas de naturezas diferentes, ou então pretende-se que os dois termos do índice devem estar referidos às mesmas unidades ou equivalentes, como diz Rohrer.

No primeiro caso parece fácil reduzir as quantidades todas a uma mesma grandeza com a qual estejam relacionadas ou correlacionadas por coeficientes conhecidos.

Assim, no caso do índice de Pignet, pode-se substituir o peso em grammas por um comprimento em centímetros, passando pelo volume, visto conhecermos a densidade média do corpo humano.

Basta fazer o seguinte cálculo, cujo resultado (*A*) substituirá o peso na fórmula de Pignet:

$$A = \sqrt[3]{\frac{\text{Peso}}{1,04}}$$

Ficaria este índice com o seguinte aspecto:

$$\text{Est.} - (\text{Perim. torax.} + A).$$

Também se poderiam utilizar aqui os valores nas respectivas escalas centesimais de cada um dos caracteres que entram nos índices, para os reduzir à mesma unidade ou, se fôsse conveniente, para modificar a variabilidade do índice.

Mas o ponto de vista de Rohrer é que parece ser menos verdadeiro por excesso de rigorismo.

Basta examinarmos o que se passa no domínio das outras ciências naturais como, por exemplo, a Física. Aí temos, entre outras grandezas, a velocidade e a aceleração. Na primeira temos: o espaço pelo tempo; e na segunda, o espaço pelo quadrado do tempo.

Adoptadas as noções fundamentais é as respectivas unidades, para qualquer outra basta exprimi-la pelas relações que ela tiver com estas, estabelecendo assim as suas dimensões.

Ora corpulência é uma expressão de que nos servimos para indicar que um indivíduo tem um volume grande, aliado a uma estatura, pelo menos, razoável. De facto, ninguém dirá, referindo-se a um anão, por mais gordo que este seja, que ele é corpulento. Também o mesmo se não poderá dizer dum indivíduo bastante alto e magro.

Portanto a noção de corpulência surge da relação que intuitivamente estabelecemos entre o volume e a estatura dum indivíduo. Logo o índice, que pretenda exprimir esse carácter, tem de assentar na relação entre volume e estatura.

E Rohrer parte deste princípio; mas, depois, eleva o denominador da fracção ao cubo, porque, segundo afirma, é necessário que os dois termos tenham a mesma dimensão, o que como vimos não é verdade. É certo que, ao pretendermos representar caracteres morfológicos por números, não podemos desprezar os princípios em que se baseia a aritmética, como fazem Pignet e muitos outros, mas, por outro lado, não devemos esquecer que a Antropologia é uma ciência natural e que os números só lhe servem, desde o momento que sejam sínteses representativas de caracteres observados.

Ora Rohrer, dividindo o peso pelo cubo da estatura, dilui aquêle de tal modo que os resultados do seu índice nos aparecem uniformes demais, para exprimir as diferenças de corpulência que todos os dias observamos.

Portanto a corpulência deve ser representada pela relação entre o volume ou o peso (atendendo a que $\text{Volume} = \frac{\text{Peso}}{\text{Densidade}}$ e a que a densidade média do corpo humano é cêrca de 1,04) e a estatura.

Se, por acaso, verificássemos que esta relação simples não correspondia à nossa impressão visual, poderíamos então modificá-la por meio de coeficientes ou novas operações que ajustassem melhor os resultados às observações.

Portanto o índice de corpulência de Rohrer, que vem referido a centigramas por centímetro, nem dá a impressão da corpulência, nem a sua variabilidade dá idéia da variação desta, por o seu autor não ter atendido, principalmente, à noção do carácter que desejava representar.

Se a construção de índices exige que se conheçam os princípios elementares da combinação dos números, também não se deve nunca perder de vista a essência do carácter a descrever, não permitindo, portanto, que aquêles desfigurem a impressão morfológica de que os índices pretendam ser a expressão.

ALFREDO ATHAYDE.

Breuil em Portugal

O nosso eminente consócio, P.^o Henri Breuil, consagrado pré-historiador francês, professor do Colégio de França, fêz, desde Abril de 1941 a fins de 1942 uma demorada permanência entre nós, tendo ocupado a sua brilhante actividade em conferências nas três cidades universitárias, num curso de Pré-história e Arte Pré-histórica na Faculdade de Letras de Lisboa, e em numerosas pesquisas sobre o paleolítico português, quer nas colecções existentes (sobretudo nas dos Serviços Geológicos de Portugal, em Lisboa, e no Museu Antropológico da Universidade do Porto), quer em numerosas e importantes explorações no terreno, das quais, como daqueles estudos, resultaram novas descobertas e novas sistematizações propostas para o nosso paleolítico e para a fisiografia do nosso quaternário. Estas explorações abrangeram uma grande extensão geográfica, do Minho ao Algarve, incidindo especialmente sobre a zona costeira, e foram realizadas na companhia de vários investigadores portugueses e de cientistas estrangeiros que entre nós se encontram e dos quais teve maior participação nos trabalhos efectuados o activo e proficiente colaborador dos Serviços Geológicos, Dr. Zbyszewski.

Do mesmo modo que visitou as estações dos arredores de Lisboa, do vale do Tejo, de Rio-Maior, etc., na companhia de investigadores lisboenses, também percorreu as dos arredores do Pôrto, do Alto-Douro, etc., com investigadores da capital do norte. Não deixou, por exemplo, de visitar, com Santos Júnior, as pinturas do Cachão da Rapa, por êste redescobertas, que sempre tanto interessaram o pré-historiador francês, o qual delas já largamente se ocupara.

Está publicada pelo P.^e Breuil, em colaboração com Zbyszewski e M. Vaultier, uma nota sobre *Les plages anciennes portugaises entre les caps d'Espichel et Carvoeiro et leurs industries paléolithiques* ⁽¹⁾ e, respectivamente, com os mesmos colaboradores e com a colaboração do Prof. Orlando Ribeiro e de Zbyszewski apresentou Breuil ao Congresso Luso-Espanhol para o Progresso das Ciências, realizado no Pôrto em 1942, as duas comunicações seguintes: *Première prospection paléolithique en Algarve* e *Les plages quaternaires et les industries préhistoriques du littoral de l'Alentejo entre Sines et Vila Nova de Milfontes* ⁽²⁾. Está em via de publicação uma monografia mais ampla e completa do nosso paleolítico, que é aguardada com subido interesse nos meios científicos. Entretanto, encontra-se quasi concluída a impressão dum resumo do assunto, elaborado pelo Dr. Zbyszewski, sob o título: *La classification du paléolithique ancien et la chronologie du quaternaire du Portugal en 1942* ⁽³⁾.

Na primeira nota é resumido um conjunto de observações sobre a zona a que o título alude, localizando-se os principais achados de material nas praias antigas do Forte da Borralha (Espichel), de Lagosteiros e de Foz-da-Fonte (a norte do Cabo Espichel), de S. Julião da Barra, do Guincho, de Magoito, Açafora, Ericeira, Ribamar (a norte do Tejo), Consolação, Pôrto-de-Lôbos, farol de Peniche e gruta da Furninha (em tôrno de Peniche). As indústrias líticas encontradas nessas antigas praias são pobres em instrumentos clássicos e antes constituídas por calhaus talhados com técnicas diferentes segundo a idade, mas sempre de formas muito simples. Os *coups-de-poing* típicos tornam-se mais numerosos no interior do país.

⁽¹⁾ In «Anais da Faculdade de Ciências do Pôrto», vol. XXVII, Pôrto, 1942, p. 161.

⁽²⁾ Zbyszewski, antes da visita de Breuil, já reunira numa memória *Contribution à l'étude du littoral quaternaire au Portugal*, «Anais da Faculdade de Ciências do Pôrto», vol. XXV, Pôrto, 1940, pp. 48 e 95, os elementos até então obtidos sobre o quaternário das costas marítimas portuguesas.

⁽³⁾ Publicação da Sociedade Geológica de Portugal.

Os autores crêem que aquela «fácies lusitana», tão pobre, das costas marítimas resulta não de diferenças de população ou de civilizações distintas, mas de diferenças nas necessidades. Ali bastavam, durante várias épocas do paleolítico, instrumentos simples para a apanha de moluscos; no interior a caça «exigia armas mais poderosas». Pelas margens do estuário do Tejo acima, a série quaternária, embora mais complexa, oferece factos idênticos: Alpiarça, sobretudo, forneceu numerosos instrumentos, que pertencem, na base mindelense, às indústrias antigas do clacionense e do abevilense e, nas areias que a revestem, ao acheulense, sendo êstes últimos instrumentos desgastados pelo vento.

Sucessivamente, em Novembro de 1941 e em Março e Agôsto de 1942, pôde quem escreve estas linhas, examinar nos Serviços Geológicos, onde lhe foram amavelmente mostrados por Breuil e Zbyszewski, os materiais líticos colhidos não só nas zonas indicadas, como noutros pontos, especializando as indústrias de Sines e de Vila-Nova-de-Milfontes, nas quais aparecem algumas peças de morfologia curiosa e singular, talhadas quasi de modo a dar a idéia de machados encabados, e que foram associadas a outros elementos, como machados sem punho com os dois flancos esmagados e picos de estilo asturiense ou diferente. Êste conjunto foi classificado pelos autores com a designação de *mirense* (do Rio Mira), falando-se numa fácies miro-asturiense do languedocense.

Breuil tem dado especial atenção, na classificação dos espécimes encontrados, não só à sua morfologia, como também à côr, à pátina, à técnica de fabrico, ao desgaste das arestas, a todos os caracteres intrínsecos e ambientais que possam fornecer elementos para a sua classificação, para a sua cronologia, para a determinação e esclarecimento das condições de depósito, das vicissitudes sofridas, desde a sua produção, utilização e abandono pelo homem até à actualidade.

Ê bem patente a complexidade de alguns aspectos dêste estudo, complexidade que justifica na verdade certas dúvidas e hesitações, mas é inegável que Breuil trouxe à investigação do paleolítico português um esforço valiosíssimo e original, a sua visão superior, esclarecida por um conhecimento amplo e profundo da pré-história de grande parte do globo, sendo seguro que a monografia anunciada trará novidades numerosas, quer em matéria de novos achados, quer na sistematização e interpretação das aquisições realizadas agora e anteriormente.

Nos fins de 1942 partiu o eminente pré-historiador para a África do Sul, depois de curta estada em Moçambique. Já tivemos

as suas notícias e sabemos que ali continua o seu fecundo labor de renovação e ampliação científica.

Numa sua jornada ao litoral minhoto, após o Congresso Luso-Espanhol de Junho de 1942, Breuil teve um incómodo dos olhos, que exigiu cuidados mas do qual felizmente se restabeleceu em curto prazo, graças à sua admirável constituição física e bela disposição moral. Fomos então, no consultório médico em que Breuil estava sendo examinado, testemunha duma atitude do grande pré-historiador que bem mostra o seu entusiasmo desinteressado e ardente pela Ciência. Em vez de como qualquer outra pessoa, tratar de saber o prognóstico do clínico, êle, que, no momento, estava quasi privado de vista, só tinha empenho em nos descrever os factos novos que observara na região de Viana. A sua saúde, a sua vida, a luz dos seus olhos, não o preocupavam: para Breuil a Ciência estava acima de tudo o que interessaria, naquelas condições, qualquer outro mortal.

M. C.

La ceca visigoda de Vilariça de Moncorvo

El taller monetario visigodo de *Vallearitia* nos es conocido por una sola moneda acuñada de Witerico que existe, — o al menos existía antes de 1936, — en el Museo Arqueológico Nacional de Madrid, cuya sala de Numismática fué objeto de crueles expolios.

Tal moneda fué adquirida en 1883 y el libro de trabajos de la sección numismática del Museo anunció la adquisición con las siguientes palabras: «...tenemos la suerte de haber incorporado a la serie visigótica un tercio de sueldo de oro acuñado en Vallaricia, ceca desconocida para el ilustrado autor Mr. Héiss» (1).

Mateu y Llópís al tratar de la *Gallaetia* visigoda nos dá de la pieza reproducción fotografica y la describe así:

Anv: VVITIRICVS REX. Busto de frente. Rev.: VALLEARITIA. Busto de frente. Peso 1'27 gr. (2).

¿Cual es el lugar de acuñación de esta moneda? Mateu y Llópís, así como Pío Beltrán, cuya opinión cita, no hallan sino

(1) F. Mateu y Llópís: *Las Monedas Visigodas del Museo Arqueológico Nacional*. Madrid, 1936, p. 26.

(2) Mateu y Llópís: *op. cit.*, p. 371, lám. xxxi.

que en los documentos eclesiásticos visigodos, cuya autoridad se acrecienta con estas investigaciones, figura una iglesia llamada *Valeritia*; mas, si bien Beltrán entiende que corresponde a una población *Aritium*, concluye que su localización es muy dudosa (1).

Pretendemos haber hallado, sin duda, el pueblo actual a que corresponde el antiguo *Aritium*, o mejor la antigua *Aritia*, puesto que se conserva aun hoy el topónimo, Vilariça, que, claro es, se descompone en *Villa Aritia*, que sería el nombre de la post-romanización siguiendo leyes bien conocidas del romance gallego-portugués. Esta Vilariça es Vilariça de Moncorvo, villa a la que convienen todas las particularidades obligadas para haber sido centro de la acuñación del numisma que nos ocupa, en la época visigoda.

En efecto, la antigua *Aritia* pertenecía, según los famosos y discutidos documentos, a la provincia *Gallaeciae* que en la época visigoda tenía por límite Sur al río Duero, y dentro de esta provincia a la diócesis de *Portucale*, pues así se cita en aquéllos, en la relación del Concilio de Lugo, entre las iglesias de la Sede Portucaleense la de *Vallacia* y en la hitación denominada de Wamba la de *Valeritia* que no son sino una misma, como se deduce de la colocación de ambas en las listas toponímicas, aunque aparezca aquella versión deturpada por los copistas. Pues bien, Vilariça de Moncorvo es villa de la provincia portuguesa de Tras-os-Montes, emplazada de la orilla derecha del Duero hacia el Norte, esto es en territorio de la Galicia visigoda y en la antigua diócesis de *Portucale*, el Oporto o Porto actual (2).

Por otra parte es curiosa advertir como la geografía conviene de elocuente modo con la expresada moneda que no dice VILARITIA, esto es VILA-ARIZA, sino VALLE-ARITIA, o sea VALE-ARIZA o Valle de Ariza, lo que indica tal vez numisma concertado para la región que alcanzaba un valle.

Oigamos a este respecto a un ilustre escritor portugués que ha investigado en la comarca de Vilariça de Moncorvo:

«En torno de Vilariça e empoleirados nos cabeços que circundam este feracissimo vale, tenho conhecimento dos seguintes castros: Cabeço dos Carneiros, Vila Velha, Baldoeiro, Senhora do Castelo, Junqueira, Sampaio, Vila-Maior, Cabeça Boa e Monte Meão» (3). Y en otra parte repite: «O castro de Baldoeiro fica

(1) Mateu y Llópís: *op. cit.*, p. 365.

(2) Mendes Corrêa: *As origens da cidade do Pôrto*. 2.ª ed. Pôrto, 1935.

(3) J. R. dos Santos Júnior: *As ruínas castrejas da Cigadonha (Carviçais)*. Pôrto, 1929, p. 8, nota. Lo que aparece subrayado es del autor de este artículo.

na orla do *feracíssimo vale da Vilarica* a meia encosta da pedregosa franja de granitos que limita o vale pelo lado nascente» (1).

Pero hay mas. Dicha región presenta en toda su extensión restos arqueológicos muy importantes para demostrar la existencia de poblaciones de cierta consideración en Vilarica y lugares del Valle. Ya la relación de castros que inserta queda indica el asiento de pueblos antiguos en la región. De una de tales núcleos prerromanos se conoce el nombre de *Civitas Baniensis*, emplazada en el Castro de Baldoeiro (2) en cuyo recinto han sido hallados vestigios importantísimos de civilizaciones primitivas (3). En Vilarica mismo son famosas las esculturas de siete animales, berracos o «berrões», de granito que, semejantes a otras representaciones análogas cuyo destino está en discusión entre los arqueólogos, han sido halladas en un olivar inmediato a dicha Villa y se encuentran hoy en el Museo Etnológico, de Lisboa (4).

Añádase a lo antedicho que Vilarica se halla próxima a otras cecas visigodas conocidas como *Bergancia*, *Semure*, *Ventosa* y *Beriso*, sin contar con la de *Laurencio* que entendemos debe ser buscada por esta parte igualmente (5).

F. BOUZA-BREY.

Congresso Luso-Espanhol do Pôrto

De 18 a 24 de Junho de 1942 reuniu no Pôrto o Congresso Luso-Espanhol para o Progresso das Ciências, a cuja sessão inaugural, no Teatro de S. João, presidiu o Ministro da Educação Nacional, Sr. Dr. Mário de Figueiredo. Houve grande afluência de trabalhos e de congressistas dos dois países peninsulares, referindo-se à Antropologia, além do discurso inaugural — *Contributo de Espanhóis e Portugueses nos séculos XV e XVI para o conhecimento*

(1) J. R. dos Santos Júnior: *As serpentes grabadas do Castro de Baldoeiro (Moncorvo, Trás-os-Montes)*, IV sesión del Inst. Intern. de Antrop. en Portugal, 1930.

(2) Afonso Pereira Cabral: *Notas sobre a Civitas Baniensis*, en «Ilustração transmontana», Pôrto, 1910. Cit. por Santos Júnior.

(3) Santos Júnior: *As ruínas...*, pp. 8-9; *As serpentes...*, *passim*.

(4) J. R. dos Santos Júnior: *Sobrevivência folclórica dos berrões de Vilarica*, Pôrto, 1940. — P. J. Augusto Tavares: *Archeologia do Distrito de Bragança*. — J. Leite de Vasconcelos: *Religiões da Lusitânia*, cit. por Santos Júnior.

(5) F. Bouza Brey: *La ceca suevo-visigoda de Laurencio* en «Archivo de Arqueología», Madrid, 1942 y *Una nueva ceca suevo-visigoda en la diócesis de Portucale* in «Revista de Guimarães», 1942.

do Homem e das raças humanas — pelo presidente da Sociedade Portuguesa de Antropologia e Etnologia, as seguintes comunicações apresentadas:

H. Breuil, Maxime Vaultier e Georges Zbyszewski — *Primeira prospecção paleolítica no Algarve*.

Abel Viana — *Paleolítico do Baixo-Alentejo*.

H. Breuil, Orlando Ribeiro e Georges Zbyszewski — *As praias quaternárias e as indústrias pré-históricas do litoral do Alentejo entre Sines e Vila-Nova-de-Milfontes*.

Vergílio Correia — *Novos instrumentos da estação paleolítica da Mealhada*.

Afonso do Paço e Maxime Vaultier — *A gruta de Pôrto Covo*.

Armando Sousa Gomes — *As placas neolíticas portuguesas*.

Vergílio Ferreira — *O neo-eneolítico de Eira Pedrinha*.

Afonso do Paço e Maxime Vaultier — *Estação eneolítica do Estoril*.

Eugénio Jalhay — *O castro eneolítico de Vila-Nova-de-S.-Pedro e as suas relações com o norte africano e o Mediterrâneo oriental*.

Afonso do Paço — *Uma vasilha de barro de grandes dimensões do «castro» de Vila-Nova-de-S.-Pedro*.

Fermin Bouza Brey — *Inventário de objectos pré-históricos del tesoro de Caldas (Galícia)*.

Rosa Capeans — *Antiguidades de Faião, Silva e Cabrela (Sintra)*.

Jean Ollivier — *Uma sobrevivência da Industria de La Tène: Espetadores de fogão do Alentejo (Portugal)*.

Mário Lyster Franco — *As ruínas romanas do Milreu e os últimos trabalhos nelas realizados*.

F. Santos Serra Frazão — *Geografia de alguns prefixos das línguas bantus de Angola*.

Armando de Matos — *Projecto de um esquema geral de etnografia portuguesa*.

A. Santos Graça — *Inscrições tumulares por siglas*.

Fernando de Castro Pires de Lima — *O Mar e o Brasil. (Ensaio etnográfico)*.

Luís Chaves — *O Mar nas tradições portuguesas. (Ensaio etnográfico)*.

A. Lima Carneiro — *As crianças: Doenças e superstições*.

M. Cardoso Marta — *O humorismo do povo*.

Joaquim Fernandes Figueira — *A Botânica e a fantasia popular*. Jorge das Neves Larcher — *Lendas*.

J. R. dos Santos Júnior — *O «Chocalheiro» de Bemposta e o «Farandulo» de Tô (Mogadouro). Nota de etnografia transmontana*.

Luís da Silva Ribeiro — *O foliões do Espírito Santo nos Açores*.

- Alfredo Ataíde — *Representação estéreo-centesimal de tipos antropológicos.*
 Idem — *Tipos constitucionais e grupos sangüíneos.*
 Eusébio Tamagnini — *Correlações somáticas — Sua importância no ponto de vista da análise etnológica.*
 Dionísio Nyessen — *Para as relações geobiológicas entre o Timor Português e a Guiné Portuguesa.*
 A. A. Mendes Corrêa — *Dinamometria nos indígenas das Colónias.*
 Idem — *As tendências bio-éticas do Brasil contemporâneo.*
 António de Almeida — *Da correlação do crescimento das faneras dos Mahungos e dos Luangos adultos do sexo masculino.*
 Idem — *Sobre o índice esquelético dos Mahungos e dos Luangos do sexo masculino.*
 Hugo de Magalhães — *Resultados sobre o índice de Pignet pela aplicação duma escala centesimal.*
 João Gualberto de Barros e Cunha — *Descrição de um crânio notável do cemitério visigótico da Silveirona.*
 Idem — *Notícias recentes sobre a população de Timor.*
 Leopoldina Paulo — *Pragmatismo e a capacidade craniana no homem.*
 J. R. dos Santos Júnior — *Contribuição para o estudo antropológico dos Antumbas (Zambézia).*
 J. Dantin-Galego — *Comentarios a la Antropologia y Biotipologia constitucional de las razas hispanicas.*
 Idem — *Nuevo aparato para la medida de la protusion ocular como caracter psico-físico antropologico-constitucional.*
 Santiago Alcobé — *Variaciones del color del iris con la edad en el hombre.*
 António de Queirós Lopes — *Relações entre a estatura e certos caracteres métricos.*
 António A. Temido — *O comprimento dos ossos dos membros e a reconstituição da estatura dos portugueses.*
 Luís de Pina — *Ácerca das proporções nos cânones biotipológicos portugueses.*
 José Antunes Serra — *Sobre a natureza das melaninas.*

REVISTA BIBLIOGRÁFICA

- A. A. MENDES CORRÊA — *Perspectivas duma Antropologia Citológica* — Discurso inaugural da Secção de Ciências Naturais do XVI Congresso da «Asociación Española para el Progreso de las Ciencias», realizado em Saragoça em Dezembro de 1940 — Madrid, 1941.

Neste trabalho, o Prof. Dr. Mendes Corrêa, depois de apontar a influência das pesquisas, quer no domínio do infinitamente grande quer do infinitamente pequeno, no progresso da Ciência, põe em foco as possibilidades futuras da Citologia no campo da Antropologia.

Começa o A. por dizer que os progressos da Astronomia e da Física resultaram do conhecimento do macrocosmos pelo aperfeiçoamento dos aparelhos de óptica. Seguidamente expõe a evolução sofrida pela Antropologia que, iniciando-se pelo estudo comparado do esqueleto e da superfície externa do corpo, procurou novos dados fora do domínio estritamente morfológico de que resultou a Biotopologia, a Constitucionalística, a Antropobiologia, a Genética antropológica, a Hematologia antropológica e étnica e a Endocrinologia humana.

Estando a morfologia exterior dependente da estrutura e composição química, é natural procurar nestas os fundamentos das diferenças específicas e raciais, mas, como o A. muito bem diz, a Antropologia microscópica e química não se opõe à Antropologia clássica.

Em seguida o A. faz uma descrição da evolução da Antropologia, referindo-se à citoarquitectónica cerebral comparada, à endocrinologia, ao metabolismo basal, à serologia étnica e a reacções de líquidos orgânicos.

A propósito das reacções hemáticas, admite a possibilidade de haver diferenças estruturais das células, correspondentes às diferenças de quimismo. Por conseguinte o estudo bioquímico não seria mais que uma citologia indirecta, pois que as diferenças citológicas seriam responsáveis pelas diferenças químicas e pelo diferente comportamento hereditário. Cita observações de citologia directa, como as realizadas por Gulliver nas hemácias, por Retzius nos espermatozóides e por Hubrecht nos óvulos.

Aponta, seguidamente, as dificuldades dos estudos genéticos no Homem, referindo-se à contribuição dada a estes estudos pelo exame dos gémeos.

Seguem-se considerações sobre a distinção entre raça e constituição, com referências às maneiras de ver de vários autores, chegando o Prof. Mendes Corrêa à conclusão de que a raça corresponde ao genótipo e a constituição à parte do fenótipo que interessa à posição individual relativamente à média geral dos homens. Esta concepção de raça e constituição corresponderia a uma realidade citológica, pois que é nos cromosomas das células germinais que se encontra «o património genotípico orientador dos destinos individuais ou específicos» e nas células somáticas «certas particularidades correspondentes a diferenças constitucionais, raciais ou específicas».

Atendendo ao pequeno peso da substância cinzenta cerebral, conclui o A. por dizer que a diferença de peso dos elementos nervosos frontais dum homem de génio e dum homem medíocre é mínima.

A. M.

FRANZ WEIDENREICH — The brain and its rôle in the phylogenetic transformation of the human skull — «Transactions of the Amer. Philos. Society», new series, vol. XXXI, part V, Philadelphia, August, 1941.

Weidenreich, autor de numerosos trabalhos sobre a evolução dos Primatas e do Homem, trabalhos entre os quais avultam os consagrados à morfologia do pé e aos importantes achados do *Sinanthropus* de Pequim, faz, nesta ampla memória, um exame exaustivo e documentado das relações entre o desenvolvimento cerebral e as modificações do crânio na evolução dos Primatas para o ser humano. Procura sugestivos paralelos em vários grupos animais, estuda as teorias da fetalização, analisa os aspectos das suturas cranianas nos Antropóides e no Homem, compara os valores do peso do corpo com o peso do cérebro, aprecia as relações do desenvolvimento da face e da dentadura com a capacidade craniana, etc., e de todos esses minuciosos estudos conclui que a transformação do crânio, na evolução filogenética do Homem, reveste a forma dum desenvolvimento ortogenético.

Decerto estes assuntos comportam larga margem para discussão, mas a presente memória é rica em factos objectivos de grande interesse e em deduções lógicas e prudentes.

M. C.

EUGEN FISCHER — Rasse und Vererbung geistiger Eigenschaften — Extr. de «Zeitsch. f. Morphol. u. Anthropol.», fasc. I, vol. XXXVIII, 1939.

O ilustre professor de Berlim e director do Instituto de Antropologia do Imperador Guilherme, ainda há pouco tempo aposentado, apresenta, neste estudo, a sua opinião sobre a hereditariedade, no homem, dos caracteres psicológicos e a importância destes na caracterização das raças.

Depois de fazer a história, muito sumariamente, da marcha das investigações sobre a hereditariedade dos caracteres somáticos e psicológicos, conclui afirmando que assim como as áreas de dispersão dos caracteres físicos das diferentes raças têm zonas que se sobrepõem, também as dos caracteres psicológicos devem apresentar sobreposições, conservando, em todo o caso, o seu valor médio próprio para cada grupo étnico, de maneira análoga ao que observa nos caracteres somáticos.

ALFREDO ATHAYDE.

LUÍS PERICOT GARCIA — La Cueva del Parpalló (Gandia) — I vol. de cerca de 400 págs., profusamente ilustr. — Ed. do «Consejo Superior de Investigaciones Científicas — Instituto Diego Velásquez». Madrid, 1942.

Merecidamente galardoado com o Prémio Martorell do Ayuntamiento de Barcelona, de 1942, este belo volume honra altamente o seu autor, o Prof. Pericot, e aqueles que, como D. Isidro Balaster Tormo e outras entidades, lhe deram valioso apoio. As escavações do Prof. Pericot realizaram-se nos períodos de verão de 1929, 1930 e 1931, e foram seguidas por alguns anos de labor infatigável do mesmo arqueólogo, classificando, inventariando, desenhando e comparando o importante material recolhido. Para dar uma idéia deste, basta dizer que as placas gravadas ascendem a vários milhares e as placas pintadas estudadas são em número de cerca de 1.500.

O A. descreve sucessivamente a situação e estado da caverna, a história da descoberta, as campanhas de escavações, o material de pedra, osso e chifre, a estratigrafia, a arte de gravura e pintura, a fauna, um crânio humano, e outros achados, e no último capítulo faz um valioso estudo comparativo de que extrai cuidadosas e importantes conclusões.

A cronologia da ocupação humana da estação vai do auriñacense superior ao madalenense IV, predominando conside-

ravelmente nas placas pintadas as referidas ao solútneo-auri-nhacense, ao solutrense médio, ao solutrense superior e ao madalenense 1. Nas placas gravadas a proporção é um pouco diferente, mas, no conjunto, o apogeu da indústria e da arte em Parpalló pode fixar-se no solutrense superior. Os desenhos mais freqüentes e importantes são animalistas de estilo naturalista, não levantino. A fauna, na qual faltam espécies típicas quaternárias, tem um carácter actual. O crânio humano reconstruído por Aranzadi e Alcobé, e estudado pelo segundo, era dum jovem, talvez do sexo feminino, e com afinidades cro-magnonóides.

Pericot considera predominantemente europeia e francesa, não levantina ou africana, a origem das culturas de Parpalló, mas admite algumas afinidades com a arte cantábrica e algumas influências africanas. Ponderadamente examina o problema das relações da arte das rochas e abrigos levantinos com a franco-cantábrica e a questão da sua cronologia.

Entre os que consideram a arte levantina das rochas e abrigos sincrónica da arte franco-cantábrica e os que a consideram posterior a esta, o ilustre professor e arqueólogo toma uma posição intermédia.

M. C.

MARTÍN ALMAGRO — *Introducción a la Arqueología — Las culturas prehistóricas europeas — Manuales de iniciación «Apolo»*, 1 vol. ilustr., Barcelona, 1941.

Resenha desenvolvida da prehistória europeia, levada a efeito com competência e brilho pelo director do Museu Arqueológico de Barcelona, prof. Martín Almagro. Cerca de quinhentas páginas, profusamente ilustradas, em que naturalmente os problemas da prehistória peninsular suscitam especial atenção, sem, no entanto, serem olvidados os problemas fundamentais dessa matéria no resto da Europa. O A. está dentro dos critérios que expõe no prólogo como orientadores da moderna arqueologia: «sentido analítico e amoroso» do estudo do passado; «idéia transcendente de cultura como ente vivo que se desenrola dentro dum ciclo mais ou menos duradouro e brilhante», idéia que substituiu o «falso conceito» de *evolução*.

A idade do ferro é naturalmente tratada com menos desenvolvimento do que as anteriores e compreende-se bem que assim seja. O A. não deixa, porém, de finalizar o seu livro com referências à cultura dos *Vikings*, com que já no século XII da era cristã termina — diz — a pré-história germânica.

O Prof. Almagro inclina-se para as opiniões de Vaufreys sobre as relações da Península com o capsense norte-africano, cujo acesso à Europa seria muito tardio e no qual se não deveriam também procurar as origens do tardenoisense. A páginas 145 e 149 o *Homo afer taganus*, de Muge, é, por evidente lapso, dado como braquicéfalo.

A páginas 268 e seguintes o A. combate a tese de Obermaier e Bosch Gimpera sobre a evolução dos megálitos na Península a partir dum tipo simples de câmara pentagonal sem corredor e sobre a existência dum primitivo foco português de cultura megalítica com irradiações para outras regiões. E escreve: «Forde primeiro e Le Rouzic depois, provaram como é falsa e superficial a tese de Bosch Gimpera seguida pelos arqueólogos espanhóis e portugueses. Na Bretanha verificou-se que os dólmenes simples e pequenos não são mais antigos do que os outros megálitos». Childe, Forde, Nordman, etc., não aceitaram, acrescenta, a cronologia dos espólios megalíticos peninsulares, adoptada por Bosch, que teria seguido «a tipologia geral hipotética exposta por Montelius para a cultura megalítica nórdica».

Contesta também Almagro a excessiva antiguidade atribuída por Bosch aos dólmenes simples e parece inclinado a aceitar a doutrina de Nordman segundo a qual a cultura megalítica teria chegado a Espanha, vinda de leste. Não se pronuncia, entretanto, sobre a aproximação entre os túmulos micénicos e os grandes sepulcros peninsulares, ainda que entenda serem estreitas as semelhanças entre uns e outros. O grupo de Alvão, a que o A. se refere a página 269, não está, seja dito de passagem, ao sul da Serra da Estrêla mas muito a norte desta, na serra transmontana daquele nome.

Por estas breves referências a pontos versados no livro do Prof. Almagro verifica-se o alto interesse que o volume apresenta, não só no que respeita à pré-história europeia em geral, mas à pré-história da Península em especial, ainda que algumas opiniões expendidas, como as relativas à individualização da cultura megalítica portuguesa por Bosch Gimpera, sejam naturalmente susceptíveis de discussão.

M. C.

P. BOSCH-GIMPERA — *Two Celtic Waves in Spain* — 1 vol., extr. de «Proceed. of the British Acad.», vol. XXVI, London, 1939.

É inegavelmente Bosch Gimpera o arqueólogo que deu feição mais ampla e sistemática à arqueologia peninsular da idade do

ferro, nas suas relações com as penetrações e repartição dos Celtas no território. Schulten, nas escavações de Numância e nos seus trabalhos de conjunto, iniciara, sob novas orientações, o labor de conjugação das fontes literárias com os elementos arqueológicos, mas, sem dúvida, deve-se a Bosch uma amplificação da tarefa, com a revisão e coordenação de todos os materiais arqueológicos recolhidos e a pesquisa de novas estações, sobretudo as da Catalunha. E não se pode dizer, ao ler os sucessivos trabalhos de Bosch sobre este assunto, que este se fixou rigidamente nas sistematizações iniciais de Schulten na matéria ou até nas suas próprias sistematizações do comêço.

Depois duma resenha sobre as últimas culturas do bronze na Europa Central e sobre a cultura das urnas na Alemanha, o A. examina a extensão desta cultura à Suíça, à França e especialmente à Catalunha. Sem esquecer a própria toponímia céltica, estuda a etnologia da cultura de Hallstatt, considerando esta como em grande parte referível a Celtas halstáticos ou Proto-Celtas, que não têm ainda os caracteres dos Celtas históricos, devendo notar-se que o problema destas identificações é complexo e difícil, verificando-se nessas culturas uma variedade profusa de aspectos locais. Os movimentos dos Celtas para Oeste foram em parte determinados por pressões e infiltrações dos Teutões da Alemanha do Norte. No século VI a. C. a Península teria sido também atingida por movimentos belgas, o que corresponderia a algumas estações post-halstáticas.

Portugal está abrangido no trabalho de Bosch que conhece muito bem a nossa arqueologia da idade do ferro. Assim, é citada a estação de Alpiarça, com urnas de cremação, de que demos notícia, não tendo, porém, Bosch conhecimento do nosso artigo, mais minucioso do que os nossos primeiros escritos sobre o assunto, artigo que saiu, durante a guerra civil, no *Anuário de Prehistória Madrileña*. Cita também Bosch o cemitério post-halstático de Alcácer do Sal, explorado com tão alta proficiência por Vergílio Correia, as estações dos arredores da Figueira, descobertas e exploradas por Santos Rocha, os castros e citânias do norte de Portugal e da Galiza, as esculturas de guerreiros e animais em pedra, o quadro etnológico indicado para estas paragens pelos velhos textos, etc. Os *Cempses* de Avieno são, para Bosch, os Celtas ocidentais dos textos ulteriores, e os *Sefes* do mesmo relato seriam os Calaicos e outras tribos do norte de Portugal e da Galiza. Bosch mantém a sua adesão à nossa opinião de que *Lusis* em Avieno se refere aos Lusitanos e não aos Lígures (no sing. *Ligus*, como foi lida aquela passagem por Schrader).

Bibliografia, estampas, cartas, valorizam o livro de Bosch. Pela nossa parte, hesitamos quanto à segurança de certas identificações e itinerários, mas, além da originalidade e erudição de que o livro é mais uma prova relativamente ao seu autor, encontramos nêle muitas informações úteis, modos de ver cheios de interesse científico, hipóteses verosímeis e factos incontrovertidos.

M. C.

F. BOUZA BREY — *El tesoro prehistorico de Caldas de Reyes (Pontevedra)* — Sep. de «Actas y Mem. de la Soc. Esp. de Antrop., Etnol. y Prehistoria», T. XVI — Madrid, 1942 (19 págs., 3 figs. e 3 ests.).

Inventário e descrição de um notável tesouro prehistórico, encontrado em 1940 em Caldas de Reyes (Pontevedra), vila que é considerada presumível sucessora de «Agua Calidae» ou «Aqua Cellenae» do Itinerário de Antonino.

Constava o tesouro referido de diferentes objectos, todos de ouro de mais de vinte quilates, maciços, entre os quais se salvaram: um vaso esférico de 7,8 cm. de altura, com finíssima decoração incisa, pesando 640 gr.; um segundo vaso semelhante ao anterior mas sem decoração; uma pequena jarra de base plana, esmaltada também com finíssimas incisões; um pente de 24 dentes e com 8,6 cm. de largo; um colar circular aberto, rígido, com o pêso de 870 gr.; 30 braceletes de diversos tipos, todos lisos, circulares e abertos; vários fragmentos de outros objectos.

Entre as peças extraviadas figurava outro grande colar rígido e vários braceletes.

Trata-se, como se vê, de um achado de excepcional importância (e que, segundo Gomes Moreno, rivaliza com os de Tróia e Micenas) não só por apresentar peças raríssimas, tais como os vasos e o pente, como pela técnica que patenteia e pelo valor que representa (no conjunto, os peças existentes pesam 14,9 quilogramas, representando as que desapareceram 13,75 quilogramas).

Quanto à cronologia, o autor situa o tesouro de Caldas de Reyes num período avançado da segunda Idade do Bronze.

C. TEIXEIRA.

MÁRIO CARDOZO — Uma notável peça de joalheria primitiva — in «Anais da Faculdade de Ciências do Porto», T. XXVII. Porto, 1942, 16 págs. e 4 figs.

O A., que ao estudo da pre-história e da proto-história portuguesas tem já consagrado um bom número de excelentes trabalhos, dá-nos a conhecer mais um *torques*, colar rígido de ouro, com aro maciço, de secção losângica e pesando 212gr,5.

Esta rica peça da ourivesaria proto-histórica, foi casualmente encontrada a dois quilómetros de Chaves, no lugar de Codeçais, ao proceder-se ao plantio duma vinha.

Trata-se duma magnífica jóia trabalhada com notável perfeição especialmente nas chapas circulares dos remates, enfeitadas cada uma com o desenho duma rosácea sexfólia, tendo ao centro e nos extremos das fôlhas umas pequeníssimas esferas. Cada uma das fôlhas foi estampada por percussão à custa duma matriz de boa têmpera com o respectivo desenho em negativo, formada «por um feixe de linhas curvas formadas de pequeníssimas esferas em série», trabalho delicado e executado por artífice hábil e de mão firme.

O colar de Codeçais, pelos remates ou cabeças, pertence ao tipo dos chamados colares de duplo tronco de cone, designação que o A. mostra ser imprópria, dando àqueles pseudo-cones antes a classificação duma dupla escócia, «como em presença de outros remates idênticos já observou Cuevillas».

O A. faz o estudo comparado desta jóia com as suas similares de Espanha e Portugal, realçando a flagrante semelhança do torques de Codeçais com dois outros encontrados há cerca de 40 anos num terreno de vinha da freguesia de Lebução (concelho de Valpaços), a cerca de 20 quilómetros de Chaves. Os dois colares de Lebução foram estudados por Ricardo Severo e publicados na *Portugália*.

O A. admite, muito logicamente, dada a flagrante paridade dos desenhos dos ornatos estelares dos remates destas três velhas jóias, que elas tivessem sido obra do mesmo *aurifex*.

SANTOS JÚNIOR.

HORST GEYER — Über Hirnwindungen bei Zwillingen — Extr. de «Zetschr. f. Morphol. u. Anthropol.», fasc. v, vol. 38, 1939,

O Instituto do Imperador Guilherme de Antropologia, em Berlim-Dahlem, dispõe de cerca de 30 preparações de gémeos recém-

nascidos que têm sido aproveitadas, por vários investigadores e por diferentes modos, para o estudo da hereditariedade dos caracteres somáticos. O A. encarregou-se de investigar a morfologia do cérebro dessa colecção e vem dar conta dos primeiros resultados.

Depois de descrever sumariamente o método que seguiu para se certificar de que cada par de exemplares a estudar, era constituído por 2 gémeos monovitelinos, o A. conclui, dizendo: que as diferenças do relêvo cerebral de 2 gémeos correspondem às diferenças dos dois hemisférios do mesmo cérebro; que o aspecto das circunvoluções é, até certo grau, influenciado pelo ambiente, mas, pelo contrário, a profundidade e a frequência das mesmas circunvoluções são independentes das condições mesológicas.

A. A.

LUÍS A. DUARTE SANTOS — Biotipologia humana — 1 vol. de 234 págs. — «Colecção Studium». Coimbra, 1941.

O Sr. Dr. Duarte Santos, assistente de Clínica Médica na Faculdade de Medicina de Coimbra, deu à estampa um volume cuja oportunidade e cujo interesse são justamente postos em relêvo num lúcido *post-fácio* da autoria do ilustre professor Rocha Brito. De facto, há manuais e tratados, em línguas estrangeiras, sobre a matéria; há manuais e outras publicações brasileiras de Biotipologia, devendo citar-se os livros do Prof. Berardinelli e dos seus colaboradores e discípulos. Mas em Portugal o assunto não fôra ainda tratado com o desenvolvimento e o pormenor com que o versa o Sr. Dr. Duarte Santos, juntando à exposição da história de várias doutrinas, dos métodos e das largas aplicações da Biotipologia, a explanação dum método morfológico e resultados pessoais que conduzem à definição do normótipo português.

O Sr. Dr. Duarte Santos contesta a importância dada à cabeça nalgumas classificações biotipológicas, fundando-se o seu método na «oposição tronco-membros». O autor fornece as indicações metodológicas necessárias para esta ordem de estudos, não esquecendo os processos estatísticos mais convenientes. Especialmente sugestivas as suas considerações finais sobre o interesse da Biotipologia em Medicina, Antropologia, Criminologia, Pedagogia, Orientação profissional, Educação Física, Arte, etc.

M. C.

A. DE ALMEIDA ROCHA E F. DIAS AGUDO — *A altura e o peso dos escolares do Liceu de Gil Vicente* — 1 vol. de cerca de 250 págs. Lisboa, 1941.

Os AA. — o primeiro dos quais médico escolar e o segundo professor e reitor do Liceu de Gil Vicente — reuniram, em volumosa separata do «Anuário» daquele Liceu, os resultados das observações feitas durante 27 anos sobre a altura e o peso em alunos daquele estabelecimento. A simples menção do número de medições efectuadas — 22.716 — permite fazer ideia da importante base documental sobre que se apoia este trabalho. Se considerarmos também a meticulosidade com que se expõem as observações, os métodos seguidos, as críticas a trabalhos similares e os resultados obtidos, não podemos deixar de elogiar como extremamente consciencioso e verdadeiramente infatigável o labor desenvolvido pelos AA. num assunto cuja importância científica e nacional é inegável.

Os AA. não limitaram o seu esforço à comparação crítica com outros resultados portugueses. Registaram também, com larga informação, elementos relativos a vários países estrangeiros. Numerosas tabelas e gráficos, e o emprego de métodos estatísticos aconselhados valorizam o trabalho em questão.

Não podemos, no entanto, deixar de observar que as matérias poderiam ter uma disposição que tornasse o livro de mais fácil consulta. Nem índice ali encontramos. Não há divisões que são correntes em monografias desta natureza e a ordem de sucessão de matérias não obedece a um plano geral. É inegável que certos resultados expostos permitiriam explicações de proveito e de originalidade científica, sendo de lastimar que, pelo contrário, se dê preferência a considerações gerais preliminares menos necessárias ou mesmo contestáveis e a páginas infundáveis de bibliografia e de transcrição pormenorizada de resultados alheios.

Os AA. fazem reparos a insuficiências técnicas em Antropometria, quando na verdade só merecem esses reparos os autores que não conhecem ou não põem em execução rigorosa a metodologia preconizada em Congressos Internacionais ou em tratados, como o fundamental, de Rudolf Martin.

A parte biométrica é muito desenvolvida, faltando, porém, no final do volume as conclusões a que conduz tão laborioso estudo.

M. C.

HUGO DE MAGALHÃES — *Um novo processo de representação morfológica e métrica de crâneos* — «Anais da Fac. Ciênc. do Porto». Vol. XXVII. Porto, 1942.

Sob este título apresenta o A. um processo gráfico, baseado em três projecções ortogonais, que permite tirar medidas exactas nos desenhos dos crâneos projectados, com tanto rigor como se fôssem tiradas nos próprios exemplares.

Deste modo fica reproduzido, num desenho, um crânio pelas medidas que se preferirem para o definir, podendo-se empregar tantas quantas forem julgadas necessárias para esse fim. E se, a estes desenhos em projecção, se juntarem fotografias, será possível reconstituir qualquer crânio cujo modelo se deseje possuir.

O método consiste, resumidamente, em projectar sobre três planos perpendiculares entre si, sendo um deles o de Francfort, as cinco normas craneanas, utilizando um número de pontos craneométricos maior ou menor conforme a exactidão que se pretender dar ao desenho.

Este método tem a grande vantagem, relativamente aos que até agora se usavam, de não ser muito trabalhoso e não exigir o emprego duma aparelhagem complicada, pois que, além dos compassos de correção e de espessura para tirar as medidas, tudo se faz com um compasso vulgar de desenho, um esquadro e uma régua. De todos os métodos gráficos de reprodução até agora adoptados, este é, certamente, um dos de mais fácil utilização e maior rigor.

A. A.

CORNELIO FABRO — *La fenomenologia della percezione* — Publ. do Laboratório de Psicologia da «Università Cattolica del S. Cuore» — 1 vol. de 450 págs. Milano, 1941.

Neste belo volume, depois duma introdução sobre o facto imediato e o conteúdo da percepção e sobre as relações da fenomenologia com a gnoseologia, o A. ocupa-se sucessivamente das teorias da associação, da nova teoria da forma, e da crítica e problemas da nova psicologia. Analisa desenvolvidamente, em especial, a *Gestalttheorie*, cujo universalismo psicológico e cuja pretensa originalidade contesta, expondo várias objecções que lhe foram feitas e formulando as suas próprias, sem deixar de reconhecer, entretanto, os seus méritos e os serviços prestados, e de dar ao «todo» o primado no âmbito do conhecimento.

Trabalho profundo de erudição e de crítica, o livro do Dr. Cornelio Fabro honra o seu autor e a escola de que parte e cujo chefe, o eminente P.^o Agostino Gemelli, prefacia o presente volume, como director do Laboratório de Psicologia Experimental da Universidade Católica de Milão.

Especial interesse para os antropólogos têm as páginas consagradas às investigações de Köhler e Matilde Hertz em animais, particularmente em antropóides, e aos estudos feitos na criança e nos primitivos.

M. C.

Contributi del Laboratorio di Psicologia — Série nona, «Publ. dell'Univ. Cattol. del S. Cuore», Milano, 1941.

A simples menção dos trabalhos contidos nesta bela série de publicações do Laboratório, tão competentemente dirigido pelo P.^o A. Gemelli, dá uma idéia da importante e variada actividade desenvolvida por este importante centro de investigação. Segue essa lista: G. Zunini, *La psicologia e l'Uomo*; G. Castiglioni, *Ricerche sul sentimento religioso di adolescenti*; A. Gemelli e M. Ponzio, *L'adattamento motorio nella vida psichica*; G. Zunini, *Contributi allo studio dell'apprendimento nei pesci (VI.º)*; A. Gemelli, *L'orientazione prossima nel volo*; G. Pizzuti e F. Finivella, *La percezione della distanza*; C. Trabattoni, *Nuovi contributi all'elettroencefalografia*; A. Gemelli, *Lo studio del reato come mezzo di indagine nella valutazione del delinquente*.

Muitos destes trabalhos têm um alto interesse em Antropologia. Assim o P.^o Gemelli continua prestando, na Antropologia Criminal, o importante serviço de indicar as perspectivas possíveis e orientações aconselháveis no estudo do delinquente. Trabattoni, com a electroencefalografia, chega, por seu turno, a resultados contrários à teoria motora da consciência. O ritmo das ondas alfa não é correlativo dos factos psíquicos. O A. entende que só a hipótese dum centro único sub-cortical, gerador ou ressonante daquelas ondas, pode explicar a natureza do electroencefalograma.

M. C.

Archivos Chilenos de Criminologia, Organó oficial del Instituto Nacional de Classificación y Criminología — Director: Dr. Israel Drapkins — Santiago-Chile — Diciembre, 1937 — in 4.º gr. 626 p.

O Instituto de Criminologia de Santiago de Chile foi criado por uma disposição legal recente é destinado a coordenar principalmente os trabalhos da Direcção geral de Prisões daquele Estado e cooperar nas funções deste organismo oficial, que se ocupa, com elevado intuito, de estudos de Antropologia e de Criminologia, em particular, da reeducação dos delinquentes. Este estabelecimento foi fundado pelo Decreto de 29 de Dezembro de 1936.

A publicação que temos presente, volumosa e extensa, é já um avultadíssimo complexo de investigações valiosas, originais, interessantes, nos domínios da Antropologia Criminal, apresentadas com a mais perfeita técnica e reunidas sob os múltiplos aspectos que elles apresentam para a Sociedade. É este um repositório riquíssimo, verdadeiro arquivo de informações variadas sobre a Ciência criminológica, em diferentes países americanos e europeus. Representa portanto uma excelente contribuição para o conhecimento da evolução desta ciência. Aqui são discutidas com notável profundidade e com elevado espírito crítico questões criminalísticas e jurídicas, além de muitas que com estas se relacionam.

Não é fácil dar conta, mesmo em resumo, dos materiais ideológicos e dos factos de observação que estes *Archivos Chilenos* apresentam com tamanha abundância e profusão, ao mesmo tempo com rigor de análise e até com certa ousadia de modernismo e longo alcance de intuição. Elles dão conta das idéias, opiniões e problemas que se levantam no vasto domínio deste Instituto, cuja importância social é realmente muito considerável.

Impossível se torna seleccionar, dentre os escritos insertos no magnífico volume, alguns trabalhos, que se nos afiguram de maior interesse científico e prático.

Como exemplo, mencionaremos a memória de D. Leopoldo Mata, sobre a *Orientação e a selecção no trabalho profissional*, estudo psicológico da atenção, de notável utilidade prática.

Muitos outros artigos publicados neste livro são também dignos de meditação e aprêço, para os que se ocupam de semelhantes locubrações, que atingem nos países cultos lugar distinto e que desenvolvem larga aplicação social. Tudo nos confirma a noção de que esta obra é um verdadeiro índice da vasta e especializada cultura das repúblicas sul-americanas e em particular do Chile.

BETHENCOURT FERREIRA.

ARMANDO DE MATOS — **A Arte dos Jugos e Cangas do Douro-Litoral** — 1 vol. de 238 págs. Pôrto, 1942.

Neste volumoso e bem documentado trabalho, o Sr. Dr. Armando de Matos apresenta-nos um verdadeiro tratado sobre os jugos, cangas e acessórios, da província do Douro-Litoral.

Tão interessante capítulo etnográfico característico desta província e regiões circunvizinhas, fornece-nos elementos valiosos para o estudo das tendências artísticas do povo dessa região e conseqüentemente do seu psiquismo, elemento de grande valor na caracterização de uma etnia. É pena, contudo — o que se verifica em tôdas as manifestações de arte popular — que nem todos os motivos decorativos observados nestes curiosos trechos rurais, conservem o traço primitivo, apresentando-se abastardados por modernismos incaracterísticos.

O A. documentou o seu trabalho com fotografias suas e belos desenhos de Gouveia Portuense, sendo alguns destes coloridos, pormenorizando todos os tipos, forma e decoração. Analisa cada um dos motivos empregados e investiga a sua origem. Na 1.^a parte trata dos jugos e cangas; a 2.^a dedica-a aos arcos, chavelhas e taboletas e na 3.^a diz-nos algumas palavras sobre o valor estético da arte dos jugos.

O A. fecha com o elogio do jugo, citando a conhecida opinião do etnógrafo polaco E. Frankowski «que os jugos portugueses eram os mais lindos do mundo».

HUGO DE MAGALHÃES.

DENIS GOMES — **Costumes e gente de Ílhavo** — 1 vol. de 170 págs. Anadia, 1941.

O Sr. Denis Gomes fez bem em reunir em volume alguns escritos seus sobre figuras e aspectos da vida ilhavense. Têm valor literário essas páginas, há interesse e emoção nalguns episódios descritos, há beleza em certos lances de desdita resignada, de virtude heróica, de devoção inabalável. Mas, no nosso ponto de vista, é particularmente útil o contributo de informes etnográficos que através daqueles quadros sugestivos o autor vai fornecendo sobre tão atraente núcleo populacional como é o de Ílhavo.

A psicologia da mulher ilhavense — que tem a fama de ser a mais linda de Portugal e é, seguramente, em geral, das mais ricas em virtudes domésticas e em espírito de sacrifício —, a do nauta,

corajoso, digno, sofredor, os painéis votivos referentes à vida do mar, as «alminhas», algumas ilustrações, facultam, naquele livro, indicações de interesse para a etnografia. Com o Dr. António Madaíl, ilustre historiógrafo e benemérito fundador do «Arquivo do Distrito de Aveiro», Denis Gomes colaborou prestimosamente na formação dum Museu local. Mais um motivo para, nesta revista, lhes rendermos justo louvor.

M. C.

LUÍS CHAVES — **Os barcos do Tejo — Fragatas e varinos** — Sep. do n.º 10 da «Revista Municipal», Lisboa, s. d.

Pequeno estudo etnográfico, artisticamente ilustrado, sobre embarcações portuguesas, especialmente sobre as *fragatas* e *varinos* do Tejo. Abre com uma explanação sobre a navegação fluvial na Península na época romana e sobre os tipos antigos de embarcações no Mediterrâneo. Em seguida, o A. emite a hipótese de que as actuais fragatas do Tejo tenham resultado do choque ou combinação das estruturas dos antigos barcos redondos de carga com formas longas e rápidas. Representantes de vetustos modelos, as fragatas são, no Tejo, um elemento artístico e sugestivo da paisagem fluvial. Luís Chaves distingue três tipos: o que chama A, o mais arcaico, o *varino* de fundo chato, modelo do «moliceiro» do Tejo e das fragatas decoradas; o tipo B, mais frouxo, menos «varino», pintado de cores lisas e uniformes, sem ornatos; o tipo C, o mais feio, mais utilitário, sem graça, também sem ornatos.

«Lisboa — conclui o Autor — deve rever-se com orgulho nas suas fragatas ornamentadas, jóias do Tejo, e protegê-las como se tem de se fazer por bem ao traje regional». Plenamente de acôrdo.

M. C.

FERNANDO DE CASTRO PIRES DE LIMA — **Cantares do Minho** (2.º vol.) — Pôrto, 1942.

Com a publicação deste novo volume de cancionero minhoto fica em mais de 2.500 o número de quadras populares da província nortenha que Fernando Pires de Lima carinhosamente recolheu e deu à publicidade. Meritória tarefa que enche de júbilo todos os cultores de folclore. O tema preferido é o amor, mas no

prefácio o autor do volume diz-nos que os camponeses estão pobres e perderam a antiga alegria: «Quázi já se não canta em S. Simão de Novais». Será justa esta visão pessimista das coisas? Decerto alguns aspectos da civilização e da história contemporânea não são propícios ao folclore e à alegria popular. Há também um fundo de tristeza na alma lusitana. Mas o mal, como o A. faz supor, ter-se-á agravado nos últimos tempos? Oxalá que não.

M. C.

JOÃO DE ALMEIDA — *Roteiro dos Monumentos de Architectura Militar do Concelho da Guarda* — 1 vol. ilustr. Coimbra, 1942.

O valoroso militar e colonialista que é o general João de Almeida não descansa na sua actividade estudiosa em matérias que se relacionam com a sua região natal e com os próprios fundamentos da nacionalidade. Na presente monografia, cujos aspectos estritamente militares nos não cabe apreciar, fornece o ilustre A. a notícia de numerosos castros lusitanos e luso-romanos e de alguns achados arqueológicos no concelho da Guarda. Deve assim este livro ser registado na nossa revista bibliográfica com o merecido aplauso.

M. C.

Anais do Museu Histórico Nacional — Vol. I. 1940 — Rio de Janeiro, 1941.

O Museu Histórico do Rio de Janeiro, dirigido por Gustavo Barroso, iniciou a publicação dos seus *Anais*, cujo primeiro volume temos presente. É variada e interessante a colaboração, versando assuntos de numismática, heráldica, iconografia, história, etc. Gustavo Barroso, além duma resenha sobre a recente Exposição Histórica do Brasil em Portugal, ocupa-se proficientemente de mobiliário luso-brasileiro. Angione Costa dá uma breve nota sobre Lund e os restos humanos de Lagoa Santa.

D. Nair de Moraes Carvalho relata o que se passou com uma jangada que fôra oferecida, antes da libertação dos escravos, ao Museu Nacional e que ficou célebre, com o nome de «jangada libertadora» por estar relacionada com o movimento contra a escravidão no Ceará. Outros artigos são devidos à autoria de Araújo Romero, Meneses de Oliva, Marques Poliano, Solano de

Barros, Paulo Olynto, Yolanda Portugal, Jenny Dreyfuss, Alfredo Rusins, Nilza Botelho, Otavia Corrêa, Fortunée Lévy e Adolpho Dumans, dando a medida do labor intenso daquele importante instituto cultural.

M. C.

W. SCHMIDT — *Völkerkunde und Urgeschichte in gemeinsamer Arbeit an der Aufhellung ältester Menschheitsgeschichte* — Extr. de «Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft», Berne, 1942.

O A. serve-se de elementos da Pré-história e da Etnologia para esclarecer alguns problemas da história da humanidade, nomeadamente a antiguidade do *Sinanthropus*.

Depois de mencionar, previamente, algumas questões relativas a métodos e de ir buscar à Etnografia factos observados nas populações primitivas actuais, que nos permitam fazer uma idéa dos tempos pré-líticos que a humanidade deve ter atravessado, o A. aborda o problema de qual será o homem fóssil mais antigo.

Faz uma revisão do *Homo primigenius*, do *Homo sapiens*, do *Eoanthropus*, dos achados de Swanscombe, Monte Carmelo e de Steinheim cujas capacidades cranianas, compara com as dos pigmeus do Congo, mostrando como estas variam entre 1085 e 1510 cm.³ e estão dentro dos limites humanos de variação deste carácter.

Em seguida, rebate a opinião de Weidenreich de que o *Sinanthropus* praticasse o canibalismo, dizendo que este só aparece em períodos de cultura mais recentes.

Menciona os achados suíços de Wildkirchli, Drachenloch e Wildenmannlloch e afirma que não se trata, como outros autores pretendem, de aproveitar a massa do cérebro para curtir peles.

Para isso passa em revista o que, principalmente, se usa nos diferentes ramos de esquimós, índios e outros e termina por exprimir a opinião de que o motivo de aparecerem os crânios do *Sinanthropus* sem outros ossos, se deve, certamente, ao facto de eles representarem a parte que foi oferecida em sacrifício.

Em face das considerações produzidas pelo A., o *Sinanthropus* deve ter vivido em tempos mais recentes dos que geralmente se admite.

A. A.

FRITZ KRÜGER — *Die Hochpyrenäen. C. Ländliche Arbeit* — Hamburgo, 1939.

O volume XXXII da Coleção dos Estudos Hamburgueses sobre povos e cultura latinos, faz parte da obra que o A. escreveu em 6 volumes, dos quais o presente é o último. Nêles nos é dado um excelente estudo sobre o trabalho rural nos Altos Pirenéus.

Com uma riquíssima documentação e descendo aos mínimos pormenores, descreve o A. os processos agrícolas em uso nesta região. A canga, de que apresenta esplêndidos desenhos, bem como de todos os seus acessórios, é estudada não só no ponto de vista regional, como ainda comparativamente.

Embora os nossos jugos sejam muito diferentes, por serem mais ornamentados, em todo o caso não deixa de ser importante este trabalho para quem se queira dedicar ao seu estudo comparado bem como ao das cangas.

Da mesma forma dedica o A. a sua atenção aos diferentes tipos de arados, grades, enxadas, fources, founcinhas e machados.

As colheitas que chamam às diferentes regiões grupos de trabalhadores, as segadouras, as gadanhas e as eiras, são estudados cuidadosamente nas diferentes partes dos Altos Pirenéus. Muito interessantes e curiosas são as malhas e debulhas com o auxílio do piso dos animais, e muito elucidativas são as descrições dos apetrechos usados nestas fainas agrícolas.

A limpeza do grão e o aproveitamento das palhas, são seguidos pelo A. em tôdas as suas fases, nos diferentes lugares.

Termina esta obra, valorizada com inúmeras citações e um cuidadoso estudo filológico dos termos, por dois capítulos, o primeiro dedicado aos cortiços de abelhas que apresentam diferentes formas, e são fabricados de variadíssimos materiais, como troncos de árvores, escavados natural ou artificialmente, cilindros fabricados de vêrga, etc., e outro consagrado ao cultivo da videira, fabrico do vinho e do azeite.

É esta uma vasta obra de 500 páginas de texto seguidas de uma carta das regiões estudadas e de desenhos minuciosos das alfaias e algumas operações agrícolas, terminando com 36 estampas de nítidas e bem seleccionadas fotografuras.

Felicitemos o A. por este importante trabalho etnográfico, que esgota os assuntos tratados, e é do maior interêsse para a Etnografia da Península Ibérica.

A. A.